



**HAL**  
open science

# De l'assassinat comme mode d'accession au trône, petits meurtres entre grands à Ayudhya

Gilles Delouche

► **To cite this version:**

Gilles Delouche. De l'assassinat comme mode d'accession au trône, petits meurtres entre grands à Ayudhya. *Péninsule : Etudes Interdisciplinaires sur l'Asie du Sud- Est Péninsulaire*, 2014, 69, pp.141-182. hal-04041539

**HAL Id: hal-04041539**

**<https://hal.science/hal-04041539>**

Submitted on 5 Apr 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

*Gilles DELOUCHE*<sup>1</sup>

**DE L'ASSASSINAT COMME MODE  
D'ACCESSION AU TRÔNE**  
*petits meurtres entre grands à Ayudhya*

Une histoire officielle du Siam pendant les quatre siècles (1350-1767) au cours desquels il eut Ayudhya pour capitale voudrait montrer, en dépit de guerres incessantes, une succession ininterrompue de monarques ayant œuvré à la grandeur et au développement du royaume. Une telle vision n'est d'ailleurs pas sans rappeler « les quarante rois qui ont fait la France », élément de la propagande développée par la Restauration après 1814. Cependant, cette histoire officielle, si elle s'étend – avec juste raison sans doute – sur quelques grands monarques, comme Phra Baromtraylokanat (1448-1488), réformateur de l'administration civile et militaire du royaume, Phra Naresuan (1590-1605), restaurateur de l'indépendance du Siam après la première prise de sa capitale en 1569, ou encore Phra Naray (1656-1688), instigateur de l'intensification des échanges commerciaux, diplomatiques et militaires avec les pays étrangers, que de monarques passés sous silence ont sombré dans l'oubli !

La seule lecture des différentes versions des *Chroniques royales* qui nous sont parvenues permet d'entrevoir une réalité quelque peu différente. Nous nous souviendrons, bien entendu, de la défiance avec laquelle il convient

---

<sup>1</sup> CERLOM-INALCO.

d'aborder ces textes. Leur nature même ne peut que les faire soupçonner de partialité puisqu'ils étaient composés, non par des historiens ni même des chroniqueurs, mais par les astrologues royaux<sup>2</sup>. La conservation de ces textes, manuscrits – puisque l'imprimerie n'est apparue au Siam qu'au XIX<sup>e</sup> siècle – était le fait de copistes dont nous ne pouvons négliger les fautes ni les incompréhensions. Enfin, les aléas de l'Histoire, destruction de toutes les chroniques antérieures par Khun Worawongsathirat pendant sa brève usurpation de 1548<sup>3</sup>, changement d'ère (de la Grande Ère siamoise à la Petite Ère siamoise) imposé par les Birmans à partir de 1569<sup>4</sup> et, enfin, disparition des bibliothèques et archives dans l'incendie qui a suivi la seconde prise d'Ayudhya par les Birmans<sup>5</sup>. Les Siamois eux-mêmes finissaient par ne plus avoir confiance dans ces textes...<sup>6</sup>

Il n'empêche que ces *Chroniques royales*, quels que soient leurs imperfections et leur degré de fiabilité, montrent que, pendant ces quatre siècles, sur les rois qui appartiennent à cinq dynasties différentes (les deux premières ayant alterné sur quatre règnes, de 1350 à 1409) – on pourrait d'ailleurs noter qu'elles sont toutes plus ou moins rattachées les unes aux autres par des liens familiaux souvent difficiles à démêler –, dix ont été assassinés et douze sont montés sur le trône en se débarrassant, d'une manière ou d'une autre, du monarque « légitime »<sup>7</sup>. Sur un total de trente-

---

<sup>2</sup> DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt*, [in] *Témoignages du prince à la recherche d'un monastère, Témoignages des habitants de l'ancienne capitale et Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt*, Bangkok, Khlang Withaya, 1967, p. 443. Encore convient-il de noter que les différentes versions des *Chroniques royales* ne font pas mention de cette destruction et que le texte auquel nous nous rapportons est le reflet d'une tradition orale conservée, semble-t-il, pendant plus de deux siècles au sein des cercles du pouvoir à Ayudhya.

<sup>3</sup> DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Témoignages des habitants de l'ancienne capitale* [in] *Témoignages du prince à la recherche d'un monastère, Témoignages des habitants de l'ancienne capitale et Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt*, *op. cit.*, p. 73.

<sup>4</sup> Certaines versions des *Chroniques royales* siamoises nous montrent indirectement cette obligation de changement d'ère et la volonté des Birmans de contrôler le calendrier utilisé au Siam ; cf. PHONGSIPHEN, Winay, *Documents concernant l'Histoire d'Ayudhya*, Nakhon-Pathom, Éditions de l'Université Silpakorn, 1985, pp. 5-19.

<sup>5</sup> Sur cet incendie et ses conséquences sur le patrimoine littéraire et historique du Siam, cf., par exemple, DELOUCHE, Gilles, « Le Lilit Phra Lo et l'Âge d'or de la littérature siamoise », *Moussons* 2, 2000, pp. 57-72.

<sup>6</sup> Département des Beaux-Arts, *Témoignages des habitants de l'ancienne capitale*, *op. cit.*, p. 73.

<sup>7</sup> Nous donnons en annexe à cet article une liste des rois d'Ayudhya en précisant leur mode d'accession au trône.

cinq règnes<sup>8</sup>, ce pourcentage de rois éliminés de manière violente – 28% – n'est pas sans nous interpeler et nous nous trouvons amenés à considérer que, dans ce royaume d'Ayudhya qu'on nous présente comme une sorte de paradis de prospérité et de calme<sup>9</sup>, l'un des modes les plus prisés d'accession au trône est bel et bien l'assassinat. Nous nous proposons donc ici de jeter les premières bases de l'analyse de ce qu'a été l'assassinat politique au plus haut sommet du royaume, en dégageant d'abord ce que nous pourrions appeler la typologie de ces meurtres et, dans un second temps, en tentant de présenter des hypothèses sur les raisons pouvant expliquer la fréquence du recours à la violence pour parvenir sur le trône.

Nous le remarquons précédemment, l'assassinat semble avoir été particulièrement prisé à la cour d'Ayudhya, encore les *Chroniques royales* ne s'intéressent-elles qu'à ce qui se passe dans le cercle le plus restreint du pouvoir, le monarque, sa famille et ses plus hauts et plus proches dignitaires ; on n'ose imaginer ce qui pouvait se passer dans des cercles plus éloignés, qu'il s'agisse des hauts fonctionnaires attachés à tel ou tel ministère ou des gouverneurs et vice-rois de villes plus ou moins éloignées de la capitale, où intrigues et meurtres en tous genres étaient sans doute loin d'être l'exception<sup>10</sup>. Les raisons de ces assassinats politiques, dont le résultat,

---

<sup>8</sup> Les chronologies traditionnelles en comptent trente-trois. Nous pensons cependant qu'il convient d'intercaler, entre Phra Ramaracha, assassiné en 1409, et Phra Nakharinthirathir, mort en 1424, un monarque supplémentaire, Phra Chakkraphat, que nous faisons régner de 1409 à 1412 ; sur ce point, cf. DELOUCHE, Gilles, « L'incorporation du royaume de Sukhoday au royaume d'Ayudhya par le roi Baromtraylokanat (1448-1488) : le Bouddhisme, instrument politique », *Les Cahiers de l'Asie du Sud-est* 19, INALCO, 1986, pp. 61-82 et « Tu, felix Audhya, nubes : une explication de l'incorporation du royaume de Sukhoday au royaume d'Ayudhya par le roi Baromtraylokanat (1448-1488) ? », *Les Cahiers de l'Asie du Sud-est* 20, INALCO, Paris, 1986, pp. 101-114. D'autre part, il est de tradition – la cause semble bien indistincte – de ne pas compter comme monarque ce Khun Worawongsathirathir que nous avons dit avoir fait brûler toutes les anciennes chroniques ; nous le conservons cependant dans notre liste car il n'a pas plus ni moins usurpé le trône que ne l'ont fait bon nombre de ses prédécesseurs comme de ses successeurs...

<sup>9</sup> Rappelons cependant que nous avons naguère tenté de montrer les conditions difficiles auxquelles devait faire face le peuple à cette époque ; cf. DELOUCHE, Gilles, « Une jacquerie à Ayudhya : la révolte de Yan Phichien », *Les Cahiers de l'Asie du Sud-est* 20, INALCO, Paris, 1986, pp. 101-114.

<sup>10</sup> Nous pourrions évoquer ici, encore que ses antipathies ne l'amènent parfois à distordre les faits, ce que nous rapporte le Comte de Forbin dans ses *Mémoires* ; le roi Naray, qui l'avait distingué alors qu'il faisait partie de l'ambassade de Louis XIV de 1686, lui avait demandé de demeurer à Ayudhya où il l'avait bientôt nommé Grand Amiral de Siam ; il se serait ainsi trouvé en butte à la jalousie de Constantin Phaulkon, cet aventurier grec devenu le favori du

toujours le même, est de voir le monarque en place (nous n'osons plus vraiment le dire « légitime », compte tenu de ces nombreuses révolutions de palais) remplacé par celui qui l'a assassiné ou qui a commandité ce meurtre, nous apparaissent cependant être au nombre de trois : la moins fréquente est celle de la réalisation d'un intérêt personnel, qui n'a souvent pas directement à voir avec des buts directement politiques ; la plus répandue est à l'évidence la volonté de pouvoir d'un homme qui ne souhaite qu'une chose, prendre la place de son maître ; la dernière, la plus noble, est celle de l'intérêt supérieur de l'État, qui fait agir, même par ce moyen peu recommandable : on songe alors au mot de passe des conjurés, dans *Hernani* de Victor Hugo, *ad augusta per angusta*. Mais la raison d'État est aussi souvent évoquée comme un alibi que comme une réelle nécessité...

## I. L'ASSASSINAT POUR INTÉRÊT PERSONNEL

### 1. Le meurtre du roi Chayrachathirat

Le plus fameux des meurtres commis, au moins dans un premier temps, pour des raisons purement personnelles le fut par Sri Sudachan, une des quatre concubines principales<sup>11</sup> du roi Chayrachathirat (1433-1446) alors que, son époux, auquel elle avait donné un fils, était parti guerroyer contre le royaume de Chiang-May (les *Chroniques royales* nous précisent qu'il fut absent d'Ayudhya pendant plus de huit mois lunaires<sup>12</sup>). Tombée amoureuse d'un jeune brahmane de la Cour, Phan Butsrithep, étant parvenue à le séduire, elle lui fit rapidement gravir les échelons de la hiérarchie du Département auquel il était rattaché, lui faisant conférer d'abord les titres de Khun Chinarat, en charge de la chapelle royale du Palais de l'intérieur<sup>13</sup>, puis le

---

monarque et celui-ci aurait tenté de l'assassiner ; cf. FORBIN, Claude, comte de, *Mémoires*, Paris, Simon Reboulet, 1730, tome 1, pp. 153-154.

<sup>11</sup> L'institution des quatre concubines principales a été codifiée par le roi Baromotraylokanat (1448-1488). Sur ces titres ; cf. DELOUCHE, Gilles, *Contribution à une hypothèse de datation d'un poème siamois, le Kamsuan Siprat*, thèse pour l'obtention du grade de docteur de troisième cycle de l'Université de la Sorbonne nouvelle-Paris III, 1982, pp. 109-130.

<sup>12</sup> « En l'an 907 [E. C. 1545], année du Serpent, le mercredi, 4<sup>ème</sup> jour de la lune croissante du septième mois, Sa Majesté le roi Chayrachathirat partit pour Chiang-May » et « En l'an 908, [EC 1546], année du Cheval (...), le lundi, 15<sup>ème</sup> jour de la lune décroissante du quatrième mois, Sa Majesté fit partir l'armée royale de Chiang-May et s'en retourna vers Ayudhya ; cf. DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt, op. cit.*, pp. 455-456.

<sup>13</sup> Ce titre et ces fonctions n'avaient manifestement pour but que de lui permettre d'être plus proche de sa maîtresse sans trop attirer l'attention puisque rares étaient les hommes qui pouvaient pénétrer dans le Palais de l'intérieur, si ce n'est le roi lui-même, les moines et les

titre hautement honorifique de Khun Worawongsa. Le Phra Mahasenabodi, le plus important des ministres royaux en charge à Ayudhya<sup>14</sup>, ayant des soupçons sur les raisons de cette ascension rapide et sur l'intimité qu'il voyait s'afficher plus ou moins entre les deux amants, Sri Sudachan n'hésita pas à le faire assassiner à la sortie d'une entrevue où elle l'avait attiré sous un faux prétexte<sup>15</sup>.

Cependant, on apprit à Ayudhya que la campagne contre le royaume de Chiang-May était terminée et que le roi Chayrachathirat avait pris le chemin du retour vers sa capitale<sup>16</sup>. Sri Sudachan, qui était alors enceinte de plusieurs

---

médecins ; les garçons impubères et les titulaires de fonctions comme celle de Khun Chinarat pouvaient y séjourner à demeure. Il semble bien qu'à certaines époques, le Palais de l'Intérieur siamois ait également abrité des eunuques, « importés » soit de Chine soit de Perse (aucun document ne permet en effet de penser que des habitants du royaume aient eu à subir ce traitement) ; cf. CHULARAT, Chulitphong, « Eunuques persans à la Cour d'Ayudhya », *Revue d'Art et de Culture*, 21<sup>e</sup> année, n° 6, avril 2000, pp. 66-73. Par ailleurs, comme les monarques européens avaient autrefois des bouffons, on trouve mentionnés, parmi les personnels inférieurs du Palais de l'Intérieur, quatre « monstres » que l'on doit comprendre comme n'étant pas du sexe masculin : la naine, l'albinos, la bossue et l'hermaphrodite ; cf. *Le Code des Gardiens du Palais*, [in] *Recueil de la Loi des Trois Sceaux*, Département des Beaux-Arts, Bangkok, 1978, p. 109.

<sup>14</sup> Ce ministre était en charge de toutes les affaires militaires et de défense dans l'ensemble du royaume, ceci jusqu'aux réformes mises en place par Phra Phetracha (1688-1703) après son accession au trône.

<sup>15</sup> Le texte où ces faits sont rapportés avec le plus de détails, et dont nous nous servons ici pour évoquer les débuts de cette affaire qui allait déboucher sur un régicide, est extrait de : DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phanchathanumat (Chæm)*, [in] *Chroniques royales d'Ayudhya dans les versions dites de Phanchathanumat (Chæm) et de Phra Chakkraphattiphong (Chak)*, Bangkok, Khleng Witthaya, 1964, pp. 523-524.

<sup>16</sup> Sur les résultats de cette campagne militaire, les textes siamois sont divisés : certains affirment que Phra Chayrachathirat se serait emparé de Chiang-May (*id.* p. 521) ; d'autres, comme les *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt*, *op. cit.*, pp. 454-455, se contentent de noter que les armées siamoises malgré deux tentatives devant les murailles de la capitale du Lan Na Thay, durent arrêter leur conquête à Lamphun, l'antique Hariphunjaya : « [...] le mardi, 3<sup>e</sup> jour de la lune croissante du quatrième mois, [le roi] s'empara de la ville de Lamphun. Le vendredi, 13<sup>e</sup> jour de la lune croissante du quatrième mois, un fait extraordinaire se produisit : on vit du sang sur toutes les portes de toutes les maisons et de tous les temples, dans la ville et hors de la ville, dans tous les districts. Le lundi, 15<sup>e</sup> jour de la lune décroissante du quatrième mois, Sa Majesté fit partir l'armée royale de Chiang-May et s'en retourna vers Ayudhya ». Nous suivrons plutôt cette version, puisqu'elle est corroborée par un témoin oculaire portugais, qui faisait partie du contingent des 120 Portugais « volontaires » dans l'armée de Phra Chayrachathirat : « Enfin, parce qu'on était au début de l'hiver, que les pluies étaient fréquentes et que ses gens commençaient à tomber malade, le roi se retira vers la ville de Quitirvão (?) où il s'attarda vingt-trois jours encore, achevant de la fortifier de murailles et de douves larges et profondes. Puis [...] il partit pour le Siam, embarqué sur les trois mille embarcations avec lesquelles il était venu. », cf. PINTO,

mois des œuvres de son amant, se rendit bien compte du danger qui la guettait ; le *Code des Gardiens du Palais* n'était pas tendre avec les femmes du monarque qui avaient commis l'adultère, non plus qu'avec leur complice d'ailleurs<sup>17</sup>, et on imagine sans peine le châtement auquel Sri Sudachan et Khun Worawongsa pouvaient légitimement s'attendre. Le seul moyen d'échapper à ce danger mortel était que Phra Chayrachathirat mourût. Et c'est ce qui arriva, comme nous le rapporte avec une certaine retenue la version la plus ancienne des *Chroniques royales* qui nous soit parvenue :

En l'an 908, année du Cheval, au sixième mois, Sa Majesté le roi Chayrachathirat mourut ; aussi son fils, Phra Chao Yot Fa monta-t-il sur le trône d'Ayudhya. Cette année-là, la terre trembla<sup>18</sup>.

Si le texte ne nous dit rien de la manière dont le roi est ainsi passé de vie à trépas, certains indices, dans ce paragraphe comme dans celui qui le précède et que nous avons cité à la page précédente, nous semblent particulièrement éclairants ; en effet, écrits par des astrologues, ils font la part belle aux présages, et ceux qui nous sont alors rapportés sont manifestement de très mauvais augure... Notre témoin portugais est, lui, beaucoup plus précis :

Or, pendant les cinq mois de son absence, la reine son épouse avait commis l'adultère avec un de ses courtiers qui s'appelait Uccunchenirat [Ok Khun Chinarat], et qu'elle était enceinte de quatre mois. Redoutant ce qu'il était juste de redouter, elle résolut pour se tirer du danger qui la menaçait de tuer son époux par le poison, et elle le lui donna dans un bol de lait. Il n'y survécut que cinq jours, réglant par testament certaines affaires du royaume et satisfaisant à ses obligations envers les étrangers qui l'avaient servi durant la guerre du Chiamai [Chiang-May] d'où il était rentré depuis moins de vingt jours<sup>19</sup>.

Si nous pouvons relever quelques inexactitudes dans ce récit (durée de la guerre, rang de Sri Sudachan), il est cependant clair que cet assassinat par le poison est bien un crime passionnel : la meurtrière est déjà à un des rangs les plus élevés de la hiérarchie de la cour siamoise et n'ambitionne en fait qu'une

---

Fernão Mendes, *Pérégrination*, traduit par Viale (Robert), Paris, La Différence, Collection Minos, 2002, p. 725.

<sup>17</sup> Le prince Thammathibet (1705-1746), fils et héritier du roi Boramakot (1732-1758) avait eu une affaire avec deux des concubines de son père. Condamné à quatre fois 180 coups de rotin, il expira avant la fin du supplice ; cf. THAMMATHIBET, Prince, *Biographie et œuvres poétiques*, Bangkok, Sinlapa Bannakhan, 1960, pp. 16-18.

<sup>18</sup> *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæet*, op. cit., p. 456.

<sup>19</sup> PINTO, Fernão Mendes, *Pérégrination*, op. cit., p. 726.

chose, pouvoir vivre avec son amant sans craindre les foudres de son époux ; c'est là, nous semble-t-il, la seule raison de son acte<sup>20</sup>.

La passion meurtrière de Sri Sudachan ne s'est d'ailleurs pas arrêtée à l'empoisonnement de Chayrachathirat. Il semble bien en effet qu'il ne lui a pas suffi de pouvoir vivre sans crainte sa passion pour Khun Worawongsathirat et qu'elle ait voulu l'associer au gouvernement du royaume, au nom de Phra Yot Fa, son jeune fils devenu roi à la suite de la mort de son père. Elle a alors tenté de se débarrasser, par toute une série d'assassinats, de tous ceux parmi les grands serviteurs de l'État qui pourraient barrer la route du pouvoir, et enfin du trône<sup>21</sup>, à son amant, oubliant simplement que le jeune demi-frère de Phra Chayrachathirat, Phra Thianracha (qui deviendrait plus tard le roi Phra Maha Chakkraphat), s'était réfugié dans un monastère peu après la mort de son frère<sup>22</sup> et que, sous la robe de moine, il attendait patiemment son heure<sup>23</sup>. Khun Worawongsathirat ayant enfin été nommé régent, Sri Sudachan assassina le jeune Phra Yot Fa<sup>24</sup> et fit proclamer roi son amant. Nous ne croyons pas, ainsi que nous l'avons

---

<sup>20</sup> Des chercheurs thaïlandais contemporains ont voulu voir dans ce meurtre un acte politique majeur, affirmant que Sri Sudachan a agi pour se débarrasser de la dynastie de Suphanburi à laquelle appartenait Chayrachathirat et remettre sur le trône celle d'U-Thong, fondateur d'Ayudhya. La théorie serait tentante si l'on pouvait prouver que Khun Worawongsathirat était effectivement un rejeton de cette première dynastie et si la précipitation du crime ne montrait pas qu'il s'agissait surtout d'échapper à la vengeance que n'aurait pas manqué d'exercer Chayrachathirat s'il était venu à apprendre son infortune ; sur ce point, cf. par exemple WONGTHET, Suchi, « Sri Sudachan 'maîtresse du royaume' : qui affirmera qu'elle était mauvaise ? », Bangkok, Matichon, 1997.

<sup>21</sup> PINTO, Fernão Mendes, *Pérégrination, op. cit.*, p. 739.

<sup>22</sup> Il s'agit du monastère de Ratchapraditsathan ; situé à l'intérieur de l'enceinte de la ville d'Ayudhya, il semble avoir joué un rôle important dans la vie religieuse des dynasties qui se sont succédées à la tête du royaume. Si son nom apparaît pour la première fois dans les documents avec la prise de robe de Phra Thianracha, nous savons que d'autres princes y ont été ordonnés ; c'est le cas, par exemple du prince Uthumphon, qui monté sur le trône après la mort de son père, Phra Baromakot (1732-1758), préféra abdiquer et retourner à l'état monastique d'où il lui avait fallu sortir pour assumer la fonction royale.

<sup>23</sup> Il semble qu'après la mort de Phra Chayrachathirat, Phra Thianracha ait un temps exercé la régence au nom de Phra Yot Fa conjointement avec Sri Sudachan ; mais celle-ci ayant tenté de le faire assassiner comme bon nombre d'autres grands dignitaires, il préféra se mettre à l'abri de sa vindicte en endossant la robe inviolable de moine bouddhiste, jusqu'à ce que ses partisans, excédés des exactions de Khun Worawongsathirat et de Sri Sudachan, ne l'appellent au trône après s'être débarrassés des usurpateurs meurtriers.

<sup>24</sup> Les témoignages diffèrent sur la manière dont Phra Yot Fa fut mis à mort. Alors que certaines versions des *Chroniques royales* le font exécuter par des coups de bâton de santal – c'est le cas des *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phanchathaumat* (Chæm), *op. cit.*, p. 526, d'autres affirment qu'il fut empoisonné ; cf. PINTO, Fernão Mendes, *Pérégrination, op. cit.*, p. 739.

exposé précédemment, que ce nouveau régicide puisse s'expliquer par des raisons politiques et nous sommes convaincus que favoriser l'ascension de Khun Worawongsathirat vers le pouvoir suprême n'était qu'une manière de lui manifester son amour. C'est la raison pour laquelle nous persistons à affirmer que ces deux meurtres et tous ceux dont ils ont été précédés et suivis doivent être compris comme étant une affaire purement personnelle à la coupable, même si, bien sûr, ils n'ont pas été sans de lourdes conséquences politiques pour l'avenir du royaume d'Ayudhya.

### *Une régulière pratique du meurtre*

Cependant, si les affaires sentimentales et les crimes passionnels ont certainement été plus nombreux que ne peuvent nous l'apprendre les documents qui nous sont parvenus, compte tenu de l'atmosphère au sein du Palais de l'intérieur particulièrement propice à de tels événements<sup>25</sup>, l'histoire d'Ayudhya nous rapporte un grand nombre de meurtres, ayant souvent pour victime le monarque lui-même ou, à tout le moins des personnages qui pourraient un jour être appelés à régner, crimes perpétrés afin d'assouvir une ambition personnelle, celle de monter enfin sur le trône. Une analyse des faits qui se sont produits dans ce sens au cours des quatre siècles d'existence de ce royaume nous permet de définir deux sous-types de crimes ayant l'ambition personnelle pour moteur, lesquels peuvent d'ailleurs être mis en pratique aussi bien pour en arriver à un changement de dynastie qu'à l'intérieur d'une même lignée : le premier consiste tout simplement à supprimer le monarque régnant pour prendre sa place ; le second se présente plutôt comme un mode de résolution d'un conflit lors de la succession d'un roi, lequel peut bien entendu être mort de sa belle mort – ceci est parfois arrivé, même à la cour d'Ayudhya.

Afin d'illustrer notre propos sur l'ambition personnelle amenant à l'assassinat d'un monarque régnant, nous nous intéresserons maintenant à la dynastie dite de Prasat Thong, du nom de son fondateur ; bien qu'ayant eu une durée de vie assez courte, puisqu'elle n'a occupé le trône d'Ayudhya que de 1628 à 1688, ses soixante ans d'existence et les quatre règnes qui la composent nous semblent assez représentatifs de ce que nous souhaitons

---

<sup>25</sup> Sans connaître ce qui se passait dans le cadre secret des palais royaux d'Ayudhya, nous pouvons imaginer que les rivalités et les ambitions pouvaient y faire naître tout autant de complots, de conjurations et de meurtres que dans d'autres endroits de ce genre, comme le Sérail du sultan ottoman, sur lequel les témoignages de tels événements plus ou moins sanglants ne manquent pas ; cf. SCHNEIDER, Marcel & EVIN, Alpay, *Le Harem impérial de Topkapi*, Paris, Albin Michel, 1977, 174 p.

préciser ici. En 1627, meurt le cinquième roi de la dynastie de Sukhoday, mise sur le trône siamois par les Birmans après la première prise d'Ayudhya en 1569<sup>26</sup>, mais aussi restauratrice de l'indépendance siamoise avec son deuxième monarque, Phra Naresuan (1590-1605)<sup>27</sup>. Ce roi, Phra Chao Songtham (1610-1617)<sup>28</sup>, a désigné pour lui succéder son second fils, Phra Sri Sin, mais celui-ci est bien vite évincé – et exécuté – par Phra Chetthathirat, son fils aîné, qui monte alors sur le trône<sup>29</sup>. Jusque-là, pourrions-nous penser, rien que de très « normal » par rapport aux successions confuses que nous avons évoquées jusqu'à présent ; il n'en est rien car celui qui a ourdi et mis en œuvre l'éviction de Phra Sri Sin, Okya Sri Worawong, est aussitôt nommé, en récompense de son zèle, Chao Phraya Kalahom Suriyawong ; cette nouvelle responsabilité lui donne en fait la mainmise sur toutes les forces militaires du pays et lui confère donc un pouvoir dans le royaume dont le jeune roi (il n'a que 15 ans), qui ne comprend pas qu'il n'est destiné qu'à être un fantoche, s'inquiète à juste titre. Il va donc tenter de se débarrasser de son dangereux mentor mais celui-ci, bien plus aguerri et possédant de solides appuis (ainsi, sans doute, qu'un vaste réseau d'espions), envahit le palais avec ses hommes d'armes, s'empare de Phra Chetthathirat et le fait mettre à mort<sup>30</sup>. On pourrait penser qu'il va usurper le trône mais il n'en est rien encore...

Chao Phraya Kalahom Suriyawong semble se contenter de l'exercice du pouvoir royal sans en vouloir le titre ; il s'empresse donc de faire monter sur le trône Phra Athittayawong, le plus jeune des fils de Songtham, alors âgé de 12 ans. Le choix est judicieux : le nouveau roi est sans doute quelque peu retardé mentalement, ne s'intéressant, nous dit-on, qu'à courir après moutons et chèvres...<sup>31</sup> En quelques jours, les grands dignitaires de la Cour, atterrés, se demandent ce qu'il va bien pouvoir advenir du royaume avec un tel monarque et, comme on ne dispose plus d'héritier possible, Chao Phraya Kalahom Suriyawong peut cueillir le fruit qui est maintenant mûr : il fait arrêter et exécuter le jeune roi, lequel n'aura régné que 36 jours, comme il l'avait fait pour ses deux aînés et, en 1628, il monte sur le trône sous le nom de Prasat Thong ; il est parvenu, au prix de trois assassinats certes, ceux des trois fils du roi Songtham, mais avec l'assentiment des responsables

---

<sup>26</sup> *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt, op. cit.*, p. 461.

<sup>27</sup> *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phanchathanumat (Chæm), op. cit.*, p. 143.

<sup>28</sup> *Id.*, p. 333.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 337.

<sup>31</sup> *Ibid.*

politiques et militaires du royaume qu'il avait habilement su rallier à sa cause, à satisfaire une ambition sans doute caressée depuis longtemps.

Paradoxalement, c'est presque le même scénario qui va se reproduire vingt-huit ans plus tard, lorsque Prasat Thong meurt à son tour. Il a choisi, pour lui succéder, son fils aîné, Chao Fa Aphay<sup>32</sup>. Ce choix semble ne pas être du goût du cadet du défunt roi, Chao Fa Suthammaracha, dont l'ambition s'était déjà manifestée sous le règne de son frère ; nous comprenons fort bien, face à cet homme dont nous venons d'expliquer la manière brutale dont il avait lui-même fait usage pour s'emparer du trône, qu'il n'ait jamais tenté de mettre en œuvre quelque complot que ce soit. Il semble d'ailleurs que Prasat Thong n'ait pas eu une très haute opinion des capacités de son frère dans un éventuel exercice du pouvoir suprême, puisqu'il avait refusé de le choisir pour son successeur<sup>33</sup>. Un autre prince, fils de Prasat Thong et d'une concubine, Chao Fa Naray, nourrissait les mêmes secrètes ambitions, mais il était manifestement bien plus fin politique que son oncle, ainsi que les événements à venir ne tarderaient pas à le montrer ; il va donc en fait se servir de cet oncle ambitieux mais peu au fait des arcanes des intrigues politiques dans le palais pour parvenir à ses fins.

Dans un premier temps, Chao Fa Naray fit donc mine d'entrer dans le jeu de son oncle. Il lui fournit alors les forces nécessaires pour prendre d'assaut le palais royal et, après un règne de trois ou quatre jours (les *Chroniques royales* divergent sur la brièveté du règne), Chao Fa Aphay fut évincé d'un trône sur lequel il n'était monté que pour être renversé et, naturellement, envoyé au supplice par Phra Suthammaracha<sup>34</sup>. Celui-ci croyait donc être parvenu à ses fins. Il avait manifestement oublié qu'il n'était devenu roi que par la grâce de son neveu et que son usurpation n'était sans doute pas vue d'un très bon œil par les anciens serviteurs de Prasat Thong. À peine était-il monté sur le trône que Chao Fa Naray s'employa à trouver un prétexte pour se débarrasser de lui : il le trouva très vite en accusant le nouveau roi d'avoir fait violence à une de ses sœurs<sup>35</sup>. Aussitôt, mettant en application la même manœuvre que celle qui avait été utilisée pour renverser Chao Fa Aphay, il attaqua le palais royal à la tête d'une petite troupe de partisans, parmi

<sup>32</sup> Certaines versions des *Chroniques royales* lui donnent comme nom Chao Fa Chay ; cf. DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, *Chroniques royales dites de la main du Roi*, Bangkok, Khang Witthaya, 1972, tome 2, p. 7.

<sup>33</sup> DÉPARTEMENT DES BEAUX-ARTS, « Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phra Chakkraphattiphong (Chak) », [in] *Chroniques royales d'Ayudhya dans les versions dites de Phrachathanumat (Chæm) et de Phra Chakkraphattiphong (Chak)*, op. cit., p. 885.

<sup>34</sup> *Id.*

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 886.

lesquels se trouvaient, nous est-il rapporté, un grand nombre de membres de l'importante communauté musulmane, tant shiite que sunnite, de la capitale<sup>36</sup>. Il semble bien que Phra Suthamaracha ne se soit pas laissé aisément renverser et la lutte entre les deux factions aurait duré toute la nuit, l'oncle comme le neveu ayant été tous deux blessés par des armes à feu<sup>37</sup> ; au matin, ce fut néanmoins Naray qui avait le dessus : il s'empara du trône et du pouvoir, envoyant aussitôt son oncle à la mort après un règne d'un peu plus de deux mois, de la même façon qu'avait été supprimé Chao Fa Aphay...<sup>38</sup>

## **2. L'assassinat lors d'une querelle de succession**

Le second sous-type d'assassinats politiques perpétrés pour la réalisation des ambitions politiques de leur auteur est le fait du vainqueur d'une querelle de succession éclatant après la mort d'un roi. Nous choisissons ici d'en évoquer une, qui nous paraît particulièrement significative : il s'agit de la manière dont, après la mort de Phra Chao Thay Sa (1708-1732), son frère, qui régnera sous le nom de Phra Baromakot, s'est accaparé le trône au détriment de ses neveux. À l'avènement de Phra Chao Thay Sa, la succession de Phra Chao Sœa (1703-1708) s'était passée sans problème, ce qui est suffisamment rare pour être ici souligné. Le nouveau monarque avait nommé aussitôt au rang de roi du Palais de Devant son frère cadet, Chao Fa Phon : cette fonction et le titre qui lui est attaché sont de la plus haute importance à cette époque, puisque les confier à un prince implique de la part du monarque qu'il semble le désigner pour son successeur légitime<sup>39</sup>. On peut raisonnablement penser que cet arrangement était d'ordre politique et avait

---

<sup>36</sup> Chao Fa Naray aurait pris comme prétexte pour amener ses hommes aux abords du palais sans éveiller l'attention, des célébrations chiites commémorant la mort d'Ali ; cf. Ibrahim, Muhammad Rabi' ibn Muhammad, *The Ship of Sulaiman*, O'Kane, John, trad., Londres, Routledge, 1972, pp. 95-97. L'appui que nous lui voyons apporté par la communauté musulmane pourrait peut-être s'expliquer par le fait que celui-ci, dans sa jeunesse, y avait, semble-t-il, de nombreux amis dont il appréciait le mode de vie ; cf. sur ce point, REID, Anthony, *Southeast Asia in the Age of Commerce, 1450-1680, I. Expansion and Crisis*, New Haven, Yale University Press, 1995, p. 190. Un autre indice accreditant la thèse d'un appui musulman à ce complot réside dans le fait que, jusqu'à l'arrivée en faveur de Constance Phaulkon, les Musulmans (essentiellement shiites) occupaient les plus hautes responsabilités administratives dans le royaume ; cf. LA LOUBÈRE, Simon de, *Du Royaume de Siam*, Amsterdam, Wolfgang, 1691, tome I, p. 338.

<sup>37</sup> *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phra Chakkrathiphong (Chak)*, *op. cit.*, p. 887.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 891.

<sup>39</sup> C'est ce même titre que portait le prince Thammathibet lorsqu'il fut, comme nous l'avons vu précédemment, exécuté pour avoir commis l'adultère avec une des concubines de son père.

pour but d'assurer une transition pacifique entre l'ancien et le nouveau règne, puisqu'il écartait le danger d'une querelle entre les deux frères. Chao Fa Phon demeura dans l'exercice de ces fonctions pendant tout le règne de Phra Chao Thay Sa, ce qui nous montre que sa vocation à devenir roi pouvait paraître absolument certaine. Pourtant, quand en 1732, Phra Chao Thay Sa tombe gravement malade pour ne plus se relever, les événements vont prendre un autre cours : peut-être circonvenu par des membres de son entourage proche, hostiles au roi du Palais de Devant, il décide de choisir pour successeur, non plus son frère cadet, mais l'aîné de ses fils, Chao Fa Narenthon. Celui-ci, qui est retiré dans un monastère bouddhiste, décline le trône qui lui est offert<sup>40</sup> mais souhaite qu'il soit attribué à son cadet, Chao Fa Aphay...<sup>41</sup> Chao Fa Phon n'accepte pas cet arrangement entre ses neveux, lequel le prive d'un trône qu'il attend depuis vingt-cinq ans : une lutte entre les deux factions s'engage alors, le roi légitime n'ayant pas encore rendu le dernier soupir<sup>42</sup>. La guerre civile s'achève à l'avantage du roi du Palais de Devant qui est alors proclamé roi d'Ayudhya sous le nom de Phra Baromakot ; il règnera jusqu'en 1758. Dès son avènement, il fait exécuter Chao Fa Aphay et le troisième fils de Phra Chao Thay Sa, Chao Fa Paramen<sup>43</sup> ; Chao Fa Narenthon, qui n'a pas quitté la robe qui le protège, est bien sûr épargné<sup>44</sup>.

Ce type de succession, où le prince ou le grand dignitaire qui, sans avoir nécessairement assassiné le roi qu'il se met en devoir de remplacer, n'usurpe pas moins le trône au détriment de la dynastie en place ou de l'héritier désigné, n'implique pas nécessairement une lutte entre factions, comme celle que nous venons d'évoquer. Cela ne veut cependant pas dire que l'usurpation

---

<sup>40</sup> Il est à remarquer que certains des héritiers potentiels du trône de la dynastie de Suan Phlu Luang, fondée par Phra Phetracha 1688-1703 avec d'ailleurs l'appui de la communauté des moines bouddhistes siamois, ont eu tendance à préférer la quiétude des monastères aux soucis des affaires publiques ; c'est ici le cas du prince Narenthon, mais ce sera aussi celui du prince Uthumphon qui, héritant du roi Phra Baromakot alors qu'il était moine, ne voulut rester sur le trône que quelques mois, au bout desquels il retourna vers son monastère... Cet état de fait n'est pas sans rappeler l'attitude des derniers rois indépendants de Sukhoday qui préféraient s'adonner à l'étude des Écritures qu'à la défense d'un royaume en pleine décadence politique et militaire. Une étude comparative sur ces choix somme toute semblables pourrait apporter quelque éclairage la fin de ces deux royaumes siamois.

<sup>41</sup> *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phanchathanumat (Chæm)*, op. cit., p. 453.

<sup>42</sup> *Id.*

<sup>43</sup> RACHANUPHAP (Prince Damrong), *Chroniques royales dites de la main du Roi*, tome 2, op. cit., pp. 221-223.

<sup>44</sup> Être ou devenir moine bouddhiste était aussi, comme nous l'avons vu à propos de Phra Thianracha lors de la prise de pouvoir par Sri Sudachan et Khun Worawongsathirat, le seul moyen efficace d'échapper à un éventuel assassinat politique.

se fait sans que ne soient commis quelques meurtres qui sont alors compris comme nécessaires, afin d'écartier du nouveau roi les risques de tentatives de reprise du trône par ceux qui en ont été évincés. Nous avons un exemple de la réalité de ce risque avec l'alternance des dynasties d'U-Thong, fondatrice avec Phra Ramathibodi I<sup>er</sup> (1350-1269) du royaume d'Ayudhya, et de Suphanburi, qui prend le pouvoir par usurpation en 1370, avec le beau-frère de Phra Ramathibodi I<sup>er</sup>, Phra Baromrachathirat I<sup>er</sup>. Celui-ci, s'il renverse son neveu, Phra Ramesuan, au bout d'un an de règne, ne l'exécute pas :

En l'an 731, année du Coq, fut fondé le Temple de Phra Ram. Cette année-là, Sa Majesté le roi Ramathibodi mourut, aussi son fils, Sa Majesté le roi Ramesuan, monta-t-il sur le trône. Parvenu en l'an 732, année du Singe, Sa Majesté le roi Baromrachathirat se rendit de Suphanburi à Ayudhya pour y monter sur le trône, et ordonna que Sa Majesté le roi Ramesuan allât gouverner la ville de Lopburi<sup>45</sup>.

Si la mansuétude dont fait preuve le nouveau roi s'explique sans doute par les liens familiaux très étroits qu'il avait envers Phra Ramesuan (celui-ci était, si l'on en croit toutes les versions des *Chroniques royales*, le fils d'une de ses sœurs), elle n'en aura pas moins, et très vite, des effets néfastes :

En l'an 750, année du Dragon, Sa Majesté alla attaquer la ville de Chakangrao. Cette année-là, Sa Majesté le roi Baromrachathirat fut gravement malade, aussi s'en retourna-t-il. Parvenu à mi-chemin, Sa Majesté le roi Baromrachathirat mourut, aussi est-ce son fils, Chao Thong Lan, qui monta sur le trône. Il régna sept jours et Sa Majesté le roi Ramesuan vint de la ville de Lopburi à la tête d'une armée pour monter sur le trône d'Ayudhya. L'exécution de Chao Thong Lan fut ordonnée<sup>46</sup>.

Comme nous le voyons, un monarque – ou un successeur désigné – évincé mais épargné demeure un danger pour le nouveau pouvoir : Phra Ramesuan ne s'y est pas trompé quand, dans les mois qui ont suivi la mort de Phra Baromrachathirat I<sup>er</sup>, il est revenu de Lopburi pour reprendre le trône qui lui avait été confisqué dix-huit ans auparavant et a fait aussitôt mettre à mort Chao Thong Lan ; c'est sans doute la raison pour laquelle, par la suite, l'usurpateur, afin d'assurer la stabilité de son pouvoir, aura tendance à supprimer radicalement tous ceux qui se prévalent d'un lien avec le monarque ou la dynastie renversés. Nous en rencontrons un exemple évident

---

<sup>45</sup> *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt, op. cit.*, p. 444.

<sup>46</sup> *Id.*, p. 445.

lorsque, en 1688, après la mort plus ou moins naturelle de Phra Naray<sup>47</sup>, Phra Phetracha s'empare du trône et fonde la dynastie de Ban Phlu Luang, qui régnera sur Ayudhya jusqu'à sa seconde prise par les Birmans en 1767. Auraient pu alors prétendre à sa succession ses deux jeunes frères encore vivants, Chao Fa Aphayathot<sup>48</sup> et Chao Fa Noy<sup>49</sup>, ainsi que Phra Pi, fils adoptif du monarque<sup>50</sup>. Avant même que Phra Naray n'ait expiré, Phra Phetracha les avait fait tous trois mettre à mort<sup>51</sup>, s'assurant ainsi de n'avoir pas en eux de futurs adversaires. Pour faire bonne mesure, il prit également pour épouse la fille unique de Phra Naray, Chao Fa Sudawadi<sup>52</sup>.

Il est intéressant de remarquer que ces prises de pouvoir et ces accessions au trône d'Ayudhya, obtenues au prix de l'exécution du monarque plus ou moins légitime qui règne alors, qu'elles soient le fait d'ambitieux étrangers à

---

<sup>47</sup> S'il semble évident que, dans les dernières semaines de son règne, Phra Naray ait été effectivement très gravement malade, ce que confirment à la fois les Chroniques royales et les documents que nous ont laissés les Français présents au Siam à l'époque, les avis divergent sur les causes réelles de sa mort : les textes siamois affirment que cette maladie l'a emporté, tandis que certains témoignages français émettent avec insistance l'hypothèse d'un empoisonnement qui aurait précipité l'œuvre de la nature.

<sup>48</sup> Selon certains auteurs, qui ne citent malheureusement pas leurs sources, la nature brutale et la grossièreté de ce prince auraient incité Phra Naray à ne pas l'envisager comme un successeur possible.

<sup>49</sup> Chao Fa Noy aurait sans doute eu les faveurs de Phra Naray pour lui succéder s'il n'avait pas eu une affaire amoureuse avec une des concubines de son frère, par ailleurs sœur de Phetracha ; le crime, qui aurait dû le faire condamner à mort, ne fut cependant puni que par la fustigation, tandis que sa complice fut jetée aux tigres. Le prince serait sorti de cette épreuve infirme et muet.

<sup>50</sup> De nombreuses hypothèses ont été émises sur les origines exactes de ce personnage ; mais, ne pouvant être corroborées par aucun document fiable, elles demeureront obscures. Favori de Phra Naray, qui pensait peut-être à lui transmettre le trône, il aurait été converti au catholicisme : ceci expliquerait qu'il ait été largement appuyé par Constance Phaulkon et par les étrangers catholiques au service du roi de Siam et qu'il ait manifestement été considéré par Phra Phetracha comme le premier à abattre de ses rivaux. Cf. FORBIN, Claude, comte de, *Mémoires*, tome 1, *op. cit.*, pp.130-150.

<sup>51</sup> Phra Pi, selon le Maréchal Desfarges, commandant en chef des troupes de Louis XIV au Siam, fut le premier à être éliminé ; les deux frères de Phra Naray le furent plus tard, la veille de la mort du roi, le 11 juin 1688. Cf. DESFARGES, Maréchal, *Relation des révolutions arrivées à Siam dans l'année 1688*, Amsterdam, Pierre Brunel, 1692, pp. 16-17 et 44.

<sup>52</sup> *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phra Chakkraphattiphong (Chak)*, *op. cit.*, p. 937. Cette pratique consistant, pour un usurpateur, à prendre pour épouse principale, sinon pour reine, la femme ou la fille de celui qu'il a évincé, n'est pas rare dans l'histoire dynastique d'Ayudhya : il semble qu'on puisse l'interpréter comme une sorte de légitimation par les femmes, ce qui n'est pas sans rappeler certaines pratiques par ailleurs dégagées dans la monarchie angkorienne ; elles se rattacheraient donc à une conception matrilineaire de la transmission du pouvoir et mériterait sans doute que fût consacrée une étude au rôle qu'elle a pu jouer à Ayudhya.

la dynastie en place ou de parents proches, nous montrent une préparation de longue haleine, qui peut durer de plusieurs mois à quelques années, et passent, avant que cette soif de pouvoir ne soit couronnée par leur accession effective au pouvoir suprême, par l'installation d'un ou de plusieurs rois fantoches – le plus souvent des enfants ou des adolescents ; nos factieux s'empresseront de les renverser et de les faire exécuter lorsqu'ils ne seront plus utiles ou qu'ils tenteront de s'affirmer contre celui qui les a mis sur le trône. D'autre part, nous devons convenir que, d'un certain point de vue, la différence entre meurtres par intérêt personnel et meurtres par ambition peut être tenue ; si l'assassinat de Phra Chayrachathirat s'explique par la crainte de Sri Sudachan de voir son adultère dévoilé et puni, la suite des événements, à savoir le renversement et l'exécution de Phra Yot Fa puis l'ascension de Khun Worawongsathirat jusqu'au pouvoir suprême, que nous avons vus dans un premier temps comme une escalade dans la passion de l'ancienne concubine royale pour son amant, pourraient tout aussi bien se comprendre comme des manifestations d'une ambition en tous points comparable à celle qui a motivé Prasat Thong en 1628 ou Phra Naray en 1656.

## **II. L'ASSASSINAT POUR RAISON D'ÉTAT**

Nous avons évoqué, parmi les types d'assassinats politiques que nous croyons pouvoir dégager tout au long de l'histoire dynastique aussi sanglante que mouvementée du royaume d'Ayudhya, celui que nous considérons comme le moins inacceptable car perpétré au nom de ce que nous pouvons désigner comme étant la raison d'État. Une étude attentive de tous les meurtres de rois que nous avons recensés nous amène en fait à n'en trouver qu'un seul qui mérite, semble-t-il, une telle qualification : il s'agit de l'exécution, en 1533, du jeune Phra Ratsadathirat, âgé de 5 ans seulement, par son demi-frère Phra Chayrachathirat<sup>53</sup>, dont la mort ne sera pas plus

---

<sup>53</sup> Le lien de parenté que nous évoquons ici nous semble le plus plausible, puisqu'il est effectivement précisé dans la recension de l'histoire d'Ayudhya que rédigea Jeremias Van Vliet, responsable de la factorerie de la VOC dans la capitale siamoise : « Son successeur (nommé No Putthangkun), porta le titre de Baromracha IV. Le seul événement de son règne qui nous soit connu est l'envoi de négociateurs pour un traité avec Chiang-May. Ce roi mourut de la variole en 1534, laissant le trône à son fils Ratsada, âgé de 5 ans seulement. L'enfant roi ne régna pas longtemps sur Ayudhya. Cinq mois après son avènement, il fut détrôné par le prince Phra Chay, demi-frère de Baromracha IV qui prit sa place. », VAN VLIET, Jeremias, *A History of Siam*, Londres, Fisher Unwin, 1924, pp. 100-101. Cette version est certainement sujette à discussion ; les interprétations divergent en effet grandement sur ce point. Certaines, par exemple, s'appuyant sur une lecture, de notre point de vue erronée, des *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasat* (*op. cit.*, p. 454) en font un cousin germain

calme que la manière dont il était parvenu au trône, ainsi que nous l'avons vu précédemment. Les *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt* sont plutôt laconiques sur les événements :

En l'an 895, année du Serpent, Sa Majesté Baromaracha No Phutthangkun mourut, aussi est-ce son fils qui monta sur le trône. Lorsqu'on arriva en l'an 896, année du Cheval, le fils de Sa Majesté le roi Barom No Phutthangkun dû, à cause de sa grande jeunesse, remettre le trône à Phra Chayrachathirat<sup>54</sup>.

Il existe bien entendu un non-dit derrière ces quelques lignes, non-dit que nous pouvons cependant deviner en comprenant que le jeune roi s'est vu dans l'obligation de quitter son trône. Ce qui nous est caché, c'est bien entendu que Phra Ratsadathirat a été aussitôt mis à mort ; d'autres textes sont bien plus précis et nous disent que le jeune roi meurt, fort opportunément<sup>55</sup>. Nous pourrions nous interroger sur les causes d'une telle pudeur. Nous croyons la trouver dans le fait que cette version des *Chroniques royales* a justement été composée sur l'ordre de Phra Naray par Phra Horathibodi, chef du Département des Astrologues royaux<sup>56</sup> :

Le ciel soit avec vous ! En l'an 1042, année du Singe, le 12<sup>e</sup> jour de la lune croissante du cinquième mois, Sa Majesté ordonna de rassembler les textes composés auparavant par Phra Hora, et ceux que l'on pourrait trouver dans la bibliothèque, de les compiler, de les ordonner chronologiquement, et les événements qui y sont rapportés sont les suivants<sup>57</sup>.

Nous pouvons aisément comprendre que le roi Phra Naray n'ait pas nécessairement souhaité que fussent donnés des détails sur la manière dont les uns ou les autres de ses prédécesseurs étaient montés sur le trône alors que, pour ce faire, lui-même et son père avaient dû commettre deux régicides chacun...

du jeune roi : il serait le fils de Phra Inthraracha, aîné des enfants de Phra Baromtraylokanat, mort lors de la guerre avec Chiang-May en 1483, affirmant qu'il ne serait qu'une seule et même personne avec Phra Athitthayawong.

<sup>54</sup> *Ibid.*

<sup>55</sup> *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phanchathanumat (Chæm), op. cit.*, p. 19.

<sup>56</sup> Ce sont en effet les astrologues qui étaient chargés, à l'époque d'Ayudhya, de la rédaction de ces *Chroniques royales*. Ceci explique sans doute l'apparente précision des dates qui nous sont fournies mais aussi l'importance des présages, bons ou mauvais, dans les relations qui nous sont ainsi faites.

<sup>57</sup> *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt, op. cit.*, p. 443.

Si nous revenons à l'éviction de Phra Ratsadathirat par son demi-frère, nous devons nous pencher, afin d'en discerner les raisons, sur l'environnement politique dans lequel elle s'est produite. Les monarques d'Ayudhya – comme tous ceux des autres royaumes de la région – étant avant tout des chefs de guerre, il fallait bien entendu que le roi fût en mesure de prendre la tête des troupes du royaume, qu'il s'agisse de défendre le pays (c'est-à-dire, à cette époque, la capitale<sup>58</sup>) ou de tenter d'en étendre l'influence. Il convient également de prendre en compte les velléités d'indépendance des états tributaires, toujours prêts à tenter de se libérer du joug siamois<sup>59</sup>. Nous comprenons donc que, dans un tel contexte, lorsque le monarque n'est encore qu'un enfant incapable de prendre les armes et de diriger des armées, le pouvoir central se trouve considérablement fragilisé<sup>60</sup>.

### 1. L'accession au trône de Ratsadathirat

Nous nous tournerons donc vers la situation politique du royaume d'Ayudhya au moment où le jeune Ratsadathirat en devient le roi. Il convient de noter dans un premier temps une stabilité dynastique dont le caractère exceptionnel doit être souligné. En effet, depuis que Phra Chakkraphat a éloigné Ramaracha en 1409, rétablissant ainsi la dynastie de Suphanburi, les sept rois qui sont montés sur le trône sont tous parvenus légitimement au pouvoir, celui-ci se transmettant pacifiquement de père en fils ou de frère

---

<sup>58</sup> Les guerres en Asie du Sud-est indianisée n'avaient pas pour but, comme en Europe à la même époque, des accroissements territoriaux ; il s'agissait essentiellement de procéder à des déportations de populations pour accroître son potentiel de production agricole et de prendre la capitale ennemie qui, dès lors, se retrouvait tributaire du vainqueur, pour autant que cet ennemi fût considéré comme partie prenante du *mandala* du vainqueur ; sur ce concept, cf. WOLTERS, Oliver W., *History, Culture and Region in Southeast Asian Perspective*, Singapour, ISEAS, 1982, p. 16 et suivantes ou bien CHUTINTARANOND, Sunait, *Cakravartin : The ideology of traditional warfare in Siam and Burma, 1548-1605*, a dissertation presented to the Faculty of the Graduate School of Cornell University, Cornell, 1990, pp. 97-98.

<sup>59</sup> L'exemple le plus constant de ces tentatives est celui du sultanat de Patani qui, et ce n'est là qu'une de ses nombreuses tentatives, saisit l'usurpation de Prasat Tong pour se défaire de tout lien avec Ayudhya pendant plusieurs décennies ; cf. SYUKRI, Ibrahim, *History of the Malay Kingdom of Pattani*, Colombus, Ohio University Press, 1985, pp. 40-43.

<sup>60</sup> Sri Sudachan ne s'y était pas trompée qui, lorsqu'il s'est agi de trouver un prétexte pour éliminer le jeune Phra Yot Fa, âgé de 11 ans seulement, et le remplacer par Khun Worawongsathirat, a su évoquer le fait que les villes du nord du royaume étaient entrées en rébellion et qu'il fallait à la tête de l'État un homme qui fût capable d'en assurer la cohésion par la force des armes ; cf. *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phanchathanumat (Chæm)*, op. cit., pp. 24-25. Mais il ne s'agissait là que d'un prétexte car, comme nous l'avons rappelé, elle avait d'abord réussi à écarter de la corégence Phra Thianracha qui eût été certainement capable d'assurer militairement la sécurité du royaume...



les velléités d'indépendance des princes de Sukhoday et la pression exercée par les rois de Chiang-May, Phra Baromtraylokanat alla même jusqu'à y installer la capitale du royaume siamois de 1463 à 1488<sup>63</sup>. Rappelons d'ailleurs que, dans les quelques lignes qu'il consacre au règne de Phra No Phutthangkun, Jeremias Van Vliet ne mentionne qu'un seul événement, la volonté de ce roi de négocier un traité avec le royaume de Chiang-May<sup>64</sup> : nous y voyons de sa part la préparation de sa succession, afin justement que le jeune garçon qu'il instituait comme son héritier n'ait pas à faire face à des attaques venues de ce puissant voisin du nord. Mais cette dernière précaution fut certainement sans effet et le danger de voir le royaume en butte à des menaces particulièrement graves explique sans doute que Phra Chayrachathirat se décida à renverser son jeune neveu et, incidemment, à le faire mettre à mort. S'il nous semble que cette usurpation doit être comprise comme ayant pour cause la raison d'État et non pas (uniquement) une ambition personnelle, c'est que la lecture des *Chroniques royales* rapportant les faits mérite plus ample analyse.

De manière générale, ces textes décrivant l'accession au trône d'un enfant ou d'un très jeune adolescent précisent certes qu'il ne s'agit pas d'hommes faits, mais ils se contentent, ce qui est presque toujours le cas, de nous apprendre qu'ils sont renversés bien vite et tout aussitôt exécutés. Dans le cas qui nous préoccupe, les documents insistent bien sur le fait que cette usurpation est en quelque sorte motivée (et non pas favorisée) par son extrême jeunesse : c'est « en raison de son jeune âge » qu'il « doit » remettre le trône à son oncle ; celui-ci monterait donc sur le trône à son corps défendant, dans l'intérêt même du royaume, parce que le petit Ratsadathirat n'est pas capable de défendre ce même intérêt.

Comme on l'aura remarqué, nous ne nous en sommes tenus ici qu'à l'exécution de monarques d'ores et déjà régnants, ou à l'élimination physique de princes qui prétendaient ou auraient pu prétendre au trône ; il ne faut pas oublier cependant que, dans ce royaume pourtant pétri de bouddhisme, mettre à mort celui qui est un obstacle à la réalisation de ses ambitions est monnaie courante<sup>65</sup>, et que cela peut même être un moyen de gouvernement<sup>66</sup>. Il nous

---

<sup>63</sup> *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt, op. cit.*, p. 449.

<sup>64</sup> Cf. *supra*, note 52.

<sup>65</sup> Nous avons vu Sri Sudachan organiser plus d'un guet-apens pour se débarrasser des hauts dignitaires qui auraient pu s'opposer à son dessein de mettre son amant sur le trône, au point que Phra Tianracha avait décidé de se mettre à l'abri de ses machinations en se faisant moine.

semble intéressant de tenter maintenant de voir quelles sont les modalités d'exécution qui sont mises en œuvre lors de ces assassinats. Le premier est manifestement l'emploi du poison qui, contrairement à l'opinion généralement répandue en Occident, n'est pas nécessairement ici une arme de femme ; il est vrai que le seul exemple avéré de son emploi est celui de Sri Sudachan mais nous avons vu que Constance Phaulkon, pour ne citer que lui, n'aurait pas hésité à s'en servir pour tenter d'éliminer le comte de Forbin qui, pensait-il, risquait de le supplanter dans la faveur du roi Phra Naray<sup>67</sup>. Il n'est pas jusqu'à ce dernier monarque qui ait été sans doute empoisonné par Phra Phetracha, lors de la « Révolution de Siam » de 1688 ; s'il est vrai que les *Chroniques royales* semblent jeter un voile pudique sur les causes de la mort de ce roi, les circonstances nous amènent raisonnablement à penser qu'elle ne fut pas vraiment naturelle. Comment expliquer, sans cette hypothèse plausible de l'empoisonnement, le fait que Phra Phetracha ait fait assassiner le fils adoptif, les deux frères et le ministre de ce roi alors que ce dernier était encore en vie, si ce n'est par la certitude qu'il n'aurait jamais l'occasion de se rétablir et donc éventuellement de punir ces exactions ? Les éléments manquent bien entendu pour être assuré que ce mode opératoire a été utilisé plus souvent qu'il n'y paraît mais, dans la liste des monarques d'Ayudhya que nous donnons ici en annexe, il n'est pas sans intérêt de noter que, parmi ceux dont nous relevons la « mort naturelle », un certain nombre a en fait succombé à une « maladie ». Combien de ces affections étaient naturelles, combien ne l'étaient pas ?

Cette supposition d'un emploi plus large du poison que ne le laissent à penser les *Chroniques royales* ne nous semble pas être du seul domaine de l'imagination ou du fantasme. Dans l'ancien Siam, nombreuses étaient les pratiques magiques, répandue était l'utilisation de philtres tant bénéfiques

---

<sup>66</sup> Nous pouvons par exemple lire ce passage, concernant le règne de Phra Chayrachathirat, dans les *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt, op. cit.*, p. 454 : « En l'an 900, année du Chien, Sa Majesté [...] se rendit à Chiang Kray et Chiang Kran. Parvenu au quatrième mois, le 9<sup>e</sup> jour de la lune croissante, pendant la nuit, vers minuit, un fort vent de tempête se leva, et la proue du bateau Om Kaeo Saen Mœang fut brisée, tandis que le bateau Kray Kaeo sombrait. D'autre part, lorsqu'elle arriva dans la ville de Kamphaeng Phet, Sa Majesté déclara que Phra Naray [Il d'agit du titre de noblesse administrative du gouverneur de la ville] était un rebelle, le fit arrêter et exécuter dans cette même ville ».

<sup>67</sup> Le témoignage du comte de Forbin est, de ce point de vue, particulièrement explicite : « Un jour que j'avais la fièvre, ignorant mon indisposition, il m'envoya du lait caillé, qu'il savait que j'aimais beaucoup. Quand je me serais bien porté, je n'aurais eu garde d'y toucher. Ayant eu l'imprudence de le laisser à mes esclaves, il y en eut quatre qui en mangèrent et qui moururent presque sur le champ », cf. FORBIN, Claude, Comte de, *Mémoires*, tome 1, *op. cit.*, 1730, p. 153.

que maléfiques, dont on attribuait souvent l'expertise aux Khmers<sup>68</sup>. Sans aller jusqu'à affirmer qu'auraient alors existé de douteuses officines où l'on aurait pu se procurer ce que l'on nommait en France, au moment de l'Affaire des Poisons<sup>69</sup>, des « poudres de succession » (elles eussent pourtant été bien nommées dans le cadre de la présente étude), nous pensons que les thérapies à base de plantes, encore largement utilisée dans toute l'Asie du Sud-est, ne sont pas sans impliquer une maîtrise des dosages au-delà desquels un remède peut aisément se transformer en instrument mortel ; dès lors, combien de maladies ont-elles, par la grâce des simples, aidé à la solution radicale du problème posé à l'un ou à l'autre par ce patient qui mourait alors fort opportunément ?

### III. LE MEURTRE PUR ET SIMPLE

Mais à part les quelques exemples que nous croyons avoir dégagés dans cette longue suite de meurtres, le reste n'est guère que spéculation. Il n'en est pas de même pour le second mode opératoire que nous allons maintenant envisager et qui est avéré à plusieurs reprises, même s'il n'a été que rarement mis en œuvre sur la personne d'un monarque installé sur le trône, quelque instable que celui-ci ait pu être. Il s'agit donc d'évoquer ici le meurtre pur et simple ; tout aussi prémédité que l'empoisonnement, celui-ci est souvent particulièrement violent. Là encore, nous retrouverons Sri Sudachan, notre reine adultère, et son amant, Khun Worawongsathirat, devenu roi par la grâce de deux empoisonnements mais aussi de nombreux autres assassinats de détenteurs de pouvoir dans le royaume. Nous avons évoqué à de nombreuses reprises, dans le cadre de notre recherche, l'opposition latente mais forte à cette usurpation : le rejet en a été si puissant que, nous l'avons dit, Khun Worawongsathirat, qui a pourtant été couronné suivant les traditions monarchiques de l'ancien Siam<sup>70</sup>, n'est toujours pas compté parmi les rois d'Ayudhya, au motif avancé qu'il est un usurpateur ; à cette aune, nous

---

<sup>68</sup> Un ensemble d'études sur l'universalité et la persistance de la sorcellerie et de ses pratiques parfois criminelles se trouve dans WATSON, C.W. & ELLEN, R.F., eds., *Understanding Witchcraft and Sorcery in Southeast-Asia*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1992, 222 p.

<sup>69</sup> Cf. LEBIGRE, Arlette, *L'Affaire des Poisons, 1679-1682*, Bruxelles, Complexe, 2001, 173 p.

<sup>70</sup> Sur les rituels du couronnement dans l'ancien Siam, dont bon nombre sont encore mis en application de nos jours, cf. HARRIS, Ian, *Buddhism, Power and Political Order*, Abingdon, Routledge, 2007, p. 199 et, sur l'importance des brahmanes dans ces rituels monarchiques hérités de l'Inde à travers le Cambodge mais aussi Nakhon Sri Thammarat, PHONGBAIBUN, Sutthiwong, « Le Dit des Brahmanes de Nakhon Sri Thammarat », [in], *Encyclopédie de la culture de la région du Sud de la Thaïlande*, Bangkok, Département des Beaux-Arts, volume 6, 1999, pp. 2670-2671.

comptons onze autres monarques qui, parvenus au trône par des moyens aussi peu légitimes que lui, devraient aussi se voir retirer de la liste... Mais après tout, les Bourbons de la Restauration n'ont-ils pas feint d'ignorer que l'Empire avait bel et bien existé ?

Alors que Phra Thianracha, le frère et oncle des deux rois assassinés par les usurpateurs, s'était mis à l'abri dans le monastère de Rachapradisathan d'où, sous la protection de la robe safran, il continuait sans doute à tirer les ficelles d'un complot destiné à le mettre, en tant qu'héritier légitime, sur le trône d'Ayudhya, ses partisans avaient ourdi un plan ; ils étaient en effet conscients de leur infériorité numérique et se méfiant de l'entourage des usurpateurs qui, s'étant débarrassés des hauts dignitaires qui auraient pu demeurer fidèles aux membres de la famille des rois assassinés, avaient installé aux responsabilités leurs créatures<sup>71</sup>. Il ne pouvait donc être question de réunir suffisamment de forces pour agir, comme le fera plus tard le futur roi Phra Naray, en prenant d'assaut le palais royal ; il a donc fallu préparer un guet-apens :

Le gouverneur de Lopburi fit savoir qu'il y avait un éléphant, dans une harde, haut de six coudées et quatre pouces. Au maître du palais qui l'en informait, il [Khun Worawongsathirat] déclara, « je vais monter pour l'attraper [...] »<sup>72</sup>. Le lendemain, à la tombée de la nuit, Khun Phirenthrathep<sup>73</sup> ordonna à Mœn Saneha d'aller se placer en embuscade à l'embarcadère de Sœa pour tuer l'Uparacha [il s'agit de Chan, le frère de Khun Worawongsathirat]. [...] Phraya Phichay et Phraya Sawankhalok arrivèrent et Khun Phirenthrathep les mit secrètement au courant. S'en réjouissant, ils allèrent se poster en secret à l'embouchure du canal de Pla Mo.<sup>74</sup>

<sup>71</sup> C'est ainsi, par exemple, qu'à peine monté sur le trône, Khun Worawongsathirat avait nommé son frère, Chan, Uparacha, c'est-à-dire qu'il en faisait le second personnage du royaume et son héritier potentiel ; cf. *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phanchathanumat (Chæm)*, op. cit., p. 24.

<sup>72</sup> Il était aussi important pour les monarques d'Ayudhya d'être des experts à la chasse à l'éléphant que d'être de fins stratèges et de braves guerriers. Nous verrons, au XVII<sup>e</sup> siècle, dans la partie qu'il a composée lui-même du *Poème du Prince Samutthrakhot*, destiné au théâtre d'ombres, le roi Naray décrire avec force détails la manière de capturer les éléphants.

<sup>73</sup> Khun Phirenthrathep, alors gouverneur de Phitsanulok, était membre de l'ancienne dynastie de Sukhoday. Il le demeura après la prise de pouvoir de Phra Thianracha ; des dissensions étant apparues entre les deux hommes, il s'allia à Tabinshweti lors de la grande offensive birmane de 1569 et contribua alors à la prise de la capitale ; c'est alors qu'il fut intronisé roi tributaire d'Ayudhya par le monarque birman, fondant la troisième dynastie, dite de Sukhoday, ayant régné sur ce royaume.

<sup>74</sup> *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phra Chakkraphattiphong (Chak)*, op. cit., p. 530.

Comme nous le voyons, nous sommes effectivement devant une sorte d'opération de commando, organisée suffisamment loin de la capitale pour que les conjurés n'aient en face d'eux que l'escorte de Khun Worawongsathirat et qu'aucun renfort venu de la capitale ne puisse parvenir à temps pour faire échouer leur plan. Ce qu'il convient également de noter, c'est l'extrême brutalité avec laquelle ces partisans de Phra Thianracha ont mis leur plan à exécution : ils ne se sont pas contentés de mettre à mort Khun Worawongsathirat et Sri Sudachan, ce qui est après tout de bonne guerre après toutes les exactions dont ces deux-là s'étaient rendu coupables, mais ils ont également supprimé leur fille en bas âge qui les accompagnait.

Les résultats de ce type d'assassinat sont également à envisager dans le traitement qui est réservé aux cadavres de ceux dont on s'est ainsi débarrassé : alors que les traditions et les croyances bouddhistes siamoises requièrent qu'après avoir été conservé pendant un temps convenable, soit dans un cimetière du monastère pour les plus humbles, soit dans une urne pour les Grands, le corps soit incinéré ; refuser cette incinération, c'est en quelque sorte condamner l'esprit de la victime à une errance sans fin ; or c'est ce qui arrive à Khun Worawongsathirat et Sri Sudachan, dont la suite du passage de cette version des *Chroniques royales* nous dit :

Lorsqu'ils virent le bateau royal s'avancer vers eux, Phra Phirenthrathep fit s'activer les rameurs pour lui barrer le chemin. Khun Worawongsathirat cria : « À qui sont ces bateaux qui viennent ici ? » Phra Phirenthrathep lui répondit : « Je suis venu pour vous tuer de mes mains ! » Le parti de Phra Phirenthrathep amena ses barques à l'abordage du bateau royal et tous se rendirent maîtres de Khun Worawongsathirat, de Sri Sudachan et de leur fille qu'ils mirent à mort. Leurs corps empalés furent exposés en public.<sup>75</sup>

Ce sort infâmant réservé aux corps des deux usurpateurs n'est d'ailleurs pas le seul exemple que nous puissions rencontrer lors des luttes pour le pouvoir au sein des familles régnantes d'Ayudhya. Ainsi, après les événements que nous venons de rapporter, Phra Thianracha, monté sur le trône sous le nom de Phra Maha Chrakraphat, ne fit pas exécuter son neveu, Phra Sri Sin (1541-1561), fils de Chayrachathirat et de Sri Sudachan : il l'envoya comme novice dans un monastère afin qu'il y reçoive une bonne éducation<sup>76</sup>. Cependant,

---

<sup>75</sup> *Id.*, p. 531

<sup>76</sup> Jusqu'à une époque récente, mises à part les expériences menées à Ayudhya sous le règne de Phra Naray par les pères des Missions Étrangères de Paris, l'éducation des jeunes hommes était faite essentiellement dans les monastères bouddhistes ; cf. JACQ-HELGOUAC'H, Michel, *Étude historique et critique du livre de Simon de la Loubère « Du royaume de Siam »*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations, 1987, p. 250.

nous pouvons supposer que Phra Maha Chakkraphat, fort des expériences récentes de la dynastie, pouvait craindre quelque danger venant de ce prince qui, après tout, avait tout autant de droits au trône que lui : c'est la raison pour laquelle, lorsque Phra Sri Sin eut atteint sa vingtième année, Phra Maha Chakkraphat lui ordonna de se faire moine. Le jeune prince refusa et entra en rébellion. Poursuivi par les troupes royales, il fut finalement exécuté et son corps, empalé, exposé au public<sup>77</sup>.

Mais l'exécution d'un roi dans un guet-apens, suivie de ce que l'on pourrait qualifier de profanation du cadavre, demeure l'exception dans ces luttes intestines pour le trône. Dans la plupart des cas où un usurpateur, qu'il soit étranger à la lignée qu'il renverse, où qu'il s'agisse d'un frère d'un oncle ou de quelque parent que ce soit du monarque ainsi renversé, l'exécution se fait selon ce que nous pourrions appeler un protocole royal. Afin d'en comprendre les motivations comme le mode de mise en œuvre, il convient de rappeler le caractère particulier de la personne royale dans la conception de la monarchie telle qu'elle était comprise à l'époque d'Ayudhya (elle continua d'ailleurs d'être suivie pendant les premiers règnes de la dynastie Chakri et son actuel représentant, le roi Bhumibol Adulyadej, demeure à bien des égards regardé de cette façon par les Thaïlandais). Elle diffère en effet radicalement de celle qui prévalait dans le royaume de Sukhoday et que nous voyons présentée en filigrane par George Cœdès dans les lignes suivantes :

De même qu'au sommet de l'édifice social mongol est placée la « famille d'or » dont le chef est le grand Khan et dont les princes sont les fils du grand Khan, Râma Khamhèng sera le *p'ô khun*, le père des *khun*, les princes et les dignitaires seront les *lûk khun* ou fils des *khun*. De même que l'aristocratie mongole encadre les diverses classes sociales, « guerriers ou fidèles qui sont les hommes libres par excellence, roturiers qui forment le commun peuple et enfin serfs qui sont en principe de race non-mongole », l'aristocratie guerrière *t'aie* se distingue à ce point des populations conquises que le terme ethnique *t'ai* a pris en siamois le sens d'« homme libre » par opposition aux autochtones encadrés dans la société *t'aie* en tant que serfs. Enfin, la répartition de la population mongole susceptible de porter les armes en dizaines, centaines, milliers et dizaines de milliers sous mes ordres de commandants fournis par l'aristocratie des *noyan* a son équivalent exact dans l'organisation administrative et militaire des T'ais.<sup>78</sup>

<sup>77</sup> *Chroniques royales dites de la main du Roi*, tome 1, *op. cit.*, pp. 161-163.

<sup>78</sup> CÆDÈS, George, *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, De Boccart, 1964, p. 359.

Nous étions là dans une société patriarcale où le monarque n'est pas autre chose que ses sujets, qu'il dirige et administre en père de famille. Avec la fondation (ou la refondation<sup>79</sup>) d'Ayudhya en 1350, cette vision tribale ou clanique change radicalement : alors que l'Empire khmer était entré en décadence après la mort de Jayavarman VII (1181-1218 ?), plus d'un siècle avant qu'Ayudhya n'apparaisse dans l'Histoire, le roi U-Thong (Phra Ramathibodi I<sup>er</sup>), dès son accession au trône, entreprend d'attaquer Angkor (1353)<sup>80</sup> ; il s'agit en effet pour lui de reprendre à son compte la conception khmère de la monarchie, celle qui regarde le roi, non pas comme un être ordinaire mais comme un *devarâjâ* ou un *buddharâjâ*, selon la religion pratiquée par le monarque. En tant que dieu ou Buddha « supposé », le corps du monarque (mais aussi celui des « princes du sang ») était réputé irradier une chaleur dangereuse pour quiconque les toucherait ; plus encore le sang royal, de par sa puissance surnaturelle, ne pouvait toucher le sol, qu'il aurait alors rendu totalement infertile<sup>81</sup>.

Ce sont ces croyances qui ont amené l'élaboration d'un cérémonial de la mise à mort d'un roi, « lorsque cela est nécessaire », cérémonial que nous voyons apparaître dans les *Chroniques royales* dès la fin de la troisième décennie de l'existence du royaume d'Ayudhya avec l'exécution, sur l'ordre du roi Phra Ramesuan, de Chao Thong Lan, en 1388. Sur les dix morts violentes de rois que nous avons recensées, sept (peut-être huit si Phra Yot Fa n'a pas été empoisonné) ont suivi ce cérémonial<sup>82</sup>. Il semble tout d'abord que ces exécutions aient toujours pour cadre, en tout cas pour celles où celui-ci

---

<sup>79</sup> Nous sommes de ceux qui, suivant en cela les recherches de Chit Phumisak, considèrent qu'Ayudhya est certainement l'héritière d'un royaume siamois déjà constitué, sans doute autour des villes actuelles de Suphanburi et Ratchaburi, dans le bas bassin du Ménam Chao Phraya ; cf. PHUMISAK, Chit, *Le poème de l'imprécation par l'eau et nouvelles hypothèses concernant la société du bas bassin du Ménam Chao Phraya*, Bangkok, Fa Diao Kan, 2004, pp. 162-165.

<sup>80</sup> *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phanchathanumat (Chæm)*, op. cit., p. 3.

<sup>81</sup> Cette croyance va à l'encontre du mode d'assassinat que nous venons d'évoquer, dans lequel non seulement le monarque meurt de ses blessures mais où son cadavre est exposé, empalé sur un pieu d'infamie : dans de pareilles circonstances, il ne peut manquer d'y avoir du sang répandu sur le sol. La réponse qui peut sans doute être donnée est qu'il n'est plus alors considéré comme un roi (ou un prince) mais en quelque sorte ravalé au rang d'homme du commun. On connaît d'ailleurs quelques cas de princes qui, à l'époque d'Ayudhya, ont été condamnés, à la suite d'une faute grave, à devenir des roturiers.

<sup>82</sup> Nous utiliserons, pour décrire le rituel de ces exécutions protocolaires de monarques à Ayudhya, l'ouvrage de KHRËTHONG, Paramin, *L'exécution par le bâton de santal*, Bangkok, Matichon, 2002.

nous est précisé, le monastère de Khok Phraya<sup>83</sup> ; situé en dehors des murailles de la ville d'Ayudhya, juste en face du palais royal, on peut imaginer que ce monastère ait eu le double avantage d'être proche du centre du pouvoir, d'où venait l'ordre de l'exécution, mais aussi de ne pas être dans la ville elle-même, que la mort violente d'un roi aurait pu souiller. Afin que le sang du supplicié ne coule pas, n'étaient utilisées ni les armes blanches ni, quand elles commencèrent à être employées au Siam, les armes à feu. Pour éviter toute contamination de la terre, le monarque ainsi mené à la peine capitale était enveloppé dans un sac de tissu rouge (certains auteurs occidentaux précisent même qu'il s'agissait de velours rouge). Si le nouveau monarque ne s'est pas déplacé en personne pour présider à cette « cérémonie royale », il nomme pour le remplacer un haut dignitaire dont la fonction est alors nommée « Khun Yay » ; il aura de toute façon à lire l'édit royal décidant de la condamnation à mort. L'ordre, pendant l'exécution, est sous la responsabilité des deux chefs des gardes du corps du monarque, le « Nay Wang » et le « Khun Dap », lesquels ont le droit absolu d'arrêter et de faire condamner toute personne, de quelque rang que ce soit, qui perturberait le bon ordre de la cérémonie. À l'heure fatidique, déterminée par les astrologues royaux, le chef de la sécurité du palais royal, le « Thaluang Fan »<sup>84</sup>, exécute la danse rituelle au son des flûtes aigres et, quand la mélodie s'arrête, assène un grand coup du bâton de santal sur la nuque du condamné qui, habituellement, meurt aussitôt. Nous pouvons supposer, encore qu'aucun texte ne nous le rapporte expressément, que le corps du monarque ainsi exécuté avait ensuite peut-être droit à des funérailles dignes de son rang.

La fréquence de ces assassinats, que ce soit à l'intérieur d'une même lignée ou qu'ils amènent à un changement de dynastie, paraît suffisamment importante pour requérir une tentative d'explication, ceci d'autant plus que l'instabilité chronique qu'ils font transparaître à certaines époques semble être en rapport direct avec des événements de politique extérieure et, parfois même, avec la cohésion même du royaume. Nous pourrions en faire ici une longue liste, mais nous nous contenterons de quelques exemples qui nous semblent particulièrement probants. Ainsi, dans les quinze ans qui se sont déroulés entre la mort de Phra Chao No Phuthangkun (1533) et l'avènement de Phra Maha Chakkraphat, nous voyons se succéder quatre rois, dont deux enfants, tous morts de mort violente : un tel affaiblissement du pouvoir royal,

<sup>83</sup> Il apparaît pour la première fois dans les *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phanchathanumat (Chæm)*, *op. cit.*, p. 6.

<sup>84</sup> Il s'agit bien entendu du Palais de l'Extérieur, la sécurité du Palais de l'Intérieur, interdite aux hommes, était assurée par une garde féminine, les « Khlon ».

en proie à des luttes de factions, a bien évidemment été mis à profit par les monarques birmans qui ont alors intensifié leurs attaques sur le royaume d'Ayudhya, lesquelles aboutiront à la prise de la ville en 1569 et à un changement de dynastie, imposé par les vainqueurs. Cette confusion, ce délitement du pouvoir, ces ravages dus à la guerre sont sans doute à l'origine de la révolte populaire qui éclatera dans la région d'Ayudhya en 1581 et parviendra presque à renverser le monarque légitime<sup>85</sup>. De la même manière, lorsque le roi Prasat Thong parvient au trône en 1628, c'est après avoir en une seule année, fait exécuter les deux derniers rois de la dynastie intronisée quelques décennies auparavant par les vainqueurs birmans : il n'en faut pas plus à la reine de Pattani, sultanat dont les réticences à demeurer tributaire d'Ayudhya n'étaient pas nouvelles<sup>86</sup> (elles demeureront vivaces jusqu'en 1785-1786, date à laquelle sa capitale sera prise d'assaut par les troupes siamoises dépêchées dans le sud de la Péninsule pour répondre à une nouvelle attaque birmane<sup>87</sup>) pour proclamer qu'elle refuse allégeance à un monarque arrivé sur le trône après une usurpation...<sup>88</sup>

Une première explication se trouve dans l'absence d'une règle précise et intangible pour la succession au trône d'Ayudhya. S'il est avéré qu'aucune femme n'est jamais montée sur le trône (encore que Sri Sudachan puisse, à bien des égards, être considérée comme ayant effectivement exercé le pouvoir au travers du jeune Phra Yot Fa), nous ne trouvons pas au Siam, au

---

<sup>85</sup> N'oublions cependant pas que ce monarque « légitime » avait été intronisé par les Birmans ; sur les causes profondes de cette révolte paysanne, cf. DELOUCHE, Gilles, *Une jacquerie à Ayudhya : la révolte de Yan Phichien*, op. cit., pp. 101-114.

<sup>86</sup> Les *Chroniques royales* nous rapportent, en 1563, à l'occasion d'une attaque birmane sur Ayudhya, les faits suivants : « En l'an 925, année du Porc, au douzième mois, Sa Majesté le roi Hongsaniphat [Il s'agit du nom sous lequel les *Chroniques royales* siamoises désignent le roi birman Bayinnaung] [...] fit descendre son armée jusqu'à Ayudhya. Cette fois-là, le camp d'Ayudhya alla faire des offres de paix, et les deux monarques échangèrent des serments sur l'eau sacrée, dans le district de Phra Méru [...]. Cette année-là, Phraya Sri Sultan Phraya Tani [Titre donné par la hiérarchie administrative siamoise d'Ayudhya au sultan tributaire de Pattani] vint pour apporter du renfort et entra alors en rébellion. Ses gens pénétrèrent dans le palais royal et, quand il y fut entré, Phraya Tani monta sur un éléphant blanc au milieu de la cour ; puis il descendit de l'éléphant et se rendit à la place des exécutions ; les gens d'Ayudhya enfermèrent alors les gens de Tani dans une enceinte de cordes afin de les combattre ; les gens de Tani moururent en grand nombre mais Phraya Tani put s'enfuir à bord d'un bateau », *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt*, op. cit., p. 460.

<sup>87</sup> Un récit détaillé des événements ayant conduit à la mainmise définitive du pouvoir central siamois sur le Sultanat se trouve dans : RACHANUPHAP, Prince Damrong, *Les guerres birmano-siamoises*, Bangkok, Khlung Witthaya, 1977, pp. 613-619.

<sup>88</sup> Cf. WHEATLEY, Paul, *The Golden Khersonese*, Kuala Lumpur, University of Malaya Press, 1961, pp. 181-183.

moins jusqu'au règne de Rama V (1868-1910), de texte ou de coutume précis qui pourraient se comparer à la « Loi salique » en vigueur en France, qui exigerait, par exemple, cet ordre de primogéniture de mâle en mâle au sein de la dynastie. La pratique que nous pouvons discerner au long de cette histoire mouvementée se trouve dans l'institution de l'*Uparacha*<sup>89</sup> qui, désigné de son vivant par le roi régnant, avait vocation à lui succéder ; dans les premiers siècles de l'Histoire d'Ayudhya, cet *Uparacha* sera le plus souvent soit un frère cadet du monarque<sup>90</sup>, soit un de ses fils adultes<sup>91</sup>, et on le verra en charge du gouvernement de la ville de Phitsanulok, qui commandait l'ancien royaume de Sukhoday, totalement annexé à partir de 1438 et servait de ligne de front contre les ambitions des rois du Lan Na Thay. Le problème qui s'est cependant souvent posé à propos de l'efficacité de cette institution qui pourrait pourtant sembler un mode de succession fiable, capable d'assurer la stabilité du pouvoir et de la dynastie : en effet, on assiste à plusieurs reprises à un revirement du monarque, ceci au moment de sa mort, et à la désignation d'une tout autre personne de sa lignée que celui qu'il avait nommé *Uparacha*. Nous pouvons comprendre le ressentiment de l'*Uparacha*, qui avait parfois attendu tout au long d'un règne que vienne son tour de monter sur le trône, et la réaction qui pouvait suivre. Cette réaction est d'autant plus dangereuse que, second personnage du royaume, ce prince avait largement eu le temps de se constituer un réseau de fidèles et de montrer ses capacités de gouvernant. C'est certainement ce que nous pouvons inférer des événements qui ont par exemple conduit Phra Chayrachathirat à renverser son demi-frère Phra Ratsadathirat : bien qu'il soit à ce moment *Uparacha*, nous disent certains textes<sup>92</sup>, il voit son père lui préférer, alors qu'il est sur son lit de mort, ce jeune enfant de cinq ans, qui ne pouvait bien sûr avoir d'expérience politique ou militaire<sup>93</sup>. La révolution de palais était manifestement inéluctable, ne

---

<sup>89</sup> À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, il portera le titre de *Phra Rachawang Bowon*, ce qui est habituellement traduit par 'roi du Palais de Devant'.

<sup>90</sup> Nous avons vu précédemment Khun Worawongsathirat nommer, dès son accession au trône, son frère cadet Chan à ce rang d'*Uparacha*.

<sup>91</sup> Le prince Thammathibet, fils aîné du roi Phra Baromakot, avait été nommé à ce poste avant qu'il ne soit exécuté pour avoir commis l'adultère avec deux des concubines de son père.

<sup>92</sup> Phra Chayrachathirat aurait eu la responsabilité du gouvernement de Phitsanulok, qui était traditionnellement dévolue, depuis 1438, date à laquelle Phra Ramesuan, le futur Baromtraylokanat, en avait assumé la charge, à l'héritier désigné du trône ; cf. *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt*, op. cit., p. 447.

<sup>93</sup> Nous retrouvons le même cas de figure dans la succession de Phra Chao Thay Sa, que nous avons évoquée précédemment : le roi mourant déshérite en quelque sorte le Roi du Palais de Devant, son frère le prince Phon, qui occupait ce poste depuis 34 ans, pour attribuer le trône à l'un de ses fils, le prince Paramen (cf. *supra*).

serait-ce que dans l'intérêt même du royaume comme de sa stabilité, ainsi que nous avons tenté de le montrer précédemment.

La réalité historique prouve donc que l'institution de l'*Uparat* puis du roi du Palais de Devant ne permettaient pas d'assurer une réelle stabilité de la monarchie dans les modes de succession au trône et, par conséquent, du royaume. Ce problème de la pléthore de personnes appartenant à la proche famille du défunt roi est la conséquence de la pratique largement répandue, jusqu'à une époque récente<sup>94</sup>, en Asie du Sud-est en général et au Siam en particulier, comme dans d'autres parties du monde, de la polygamie. Il faut sans doute voir dans cette institution un mode d'expression de la puissance du monarque, tant la manifestation de la virilité qu'elle représente ne peut qu'évoquer force et bravoure. Mais la prolifération des concubines dans le Palais de l'Intérieur<sup>95</sup> doit être comprise plus encore, surtout à l'époque d'Ayudhya, comme l'expression de faits politiques. Le premier d'entre eux est l'institutionnalisation, dès la rédaction du *Code des Gardiens du Palais* à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, des quatre concubines principales<sup>96</sup>; leur présence auprès du roi était en quelque sorte une symbolisation de la réunion des quatre anciens royaumes réunis, à partir de la création définitive du royaume d'Ayudhya<sup>97</sup>, sous la férule de ses rois : c'est ainsi que Sri Chulalak devait être issue de l'ancienne famille régnante de Sukhoday, Sri Sudachan de celle de Lopburi, Sri Inthrasuren, celle de Suphanburi et enfin Sri Inthrathevi, celle de Nakhon Sri Thammarat. Si, nous le voyons, l'extraction de ces quatre

---

<sup>94</sup> Le premier roi monogame de la dynastie Chakri est Rama VI (1910-1925); à titre d'exemple, nous rappellerons que Rama V, son père, a eu 77 enfants et que Rama IV, son grand-père, en avait eu 70; cf. Ayuwatthana, Thamrongsak, *La dynastie Chakri et les descendants du roi Taksin*, Bangkok, Bannakit Trading, tome 1, 1972, p. 301 et pp. 205-207.

<sup>95</sup> Nous ne parlons, lorsque nous utilisons le terme de « concubine », que des femmes du Palais de l'Intérieur ayant vocation à partager la couche du souverain et donc à lui donner des enfants; mais toutes les femmes vivant dans cette enceinte réservée n'étaient pas destinées à cette fonction particulière; nous avons déjà évoqué les « Khlon », ces femmes soldats qui assuraient la sécurité à l'intérieur de cette enceinte réservée mais nous devrions évoquer aussi toutes celles qui étaient destinées aux tâches domestiques, cuisine, entretien des locaux, etc. Ces femmes n'avaient pas non plus vocation à passer là leur vie entière: mais l'éducation, les belles manières, l'élégance même de leur langage et de leur attitude faisaient d'elles des femmes que bon nombre d'hommes souhaitaient épouser lorsque le temps de leur séjour dans le palais était achevé; cf. RITTHICHAN, Ratchadaporn, *Le rôle des sœurs de la Congrégation de Saint Paul de Chartres dans l'éducation des jeunes filles au Siam au XX<sup>e</sup> siècle*, thèse présentée pour l'obtention du grade de docteur de l'INALCO, Paris, 2009, pp. 21-23.

<sup>96</sup> Cf. *Le Code des Gardiens du Palais*, [in] *La Loi des Trois Sceaux*, Bangkok, 1978, Département des Beaux-Arts, p. 109.

<sup>97</sup> Nous considérons que cette création est parachevée en 1538, avec l'annexion définitive de ce qu'il restait alors de l'ancien royaume de Sukhoday.

femmes avait manifestement un rôle plus important que celui de simple concubine, cela ne les empêchait pas de partager la couche du roi et de lui donner des enfants, comme nous l'avons vu avec la Sri Sudachan du règne de Phra Chayrachathirat.

Les concubines, sans qu'elles fussent « institutionnalisées », pouvaient avoir une fonction politique plus importante encore, comme lorsqu'un monarque donnait une de ses filles à un autre souverain : elles étaient alors un moyen de renforcer une alliance, mais aussi, parfois, de marquer un lien hiérarchique, ambigu d'ailleurs, entre les deux rois en question. Un exemple intéressant de ce jeu relationnel peut se trouver dans les faits suivants, qui se sont déroulés dans les dernières années du règne de Phra Maha Chakkraphat :

La même année [En l'an 924, année du Porc], Phraya Lan Chang<sup>98</sup> fit parvenir un message demandant qu'on lui accorde la princesse, fille du roi, Phra Thep Kasat Chao et celle-ci, étant, cette fois-là, malade, on accorda la princesse, fille du roi, Phra Kao Fa Phra Racha Butri à Phraya Lan Chang.

En l'an 926, année du Rat, Phraya Lan Chang renvoya la princesse, fille du roi, Phra Kao Fa Phra Racha Butri à Ayudhya, disant qu'il demandait qu'on lui accordât la princesse, fille du roi, Phra Thep Kasat Chao, aussi la lui accorda-t-on. Cette fois-là, le roi de Hongsa, ayant eu connaissance de toute l'affaire, mit sur pied une armée qu'il plaça en embuscade à mi-chemin, et put s'emparer de Phra Thep Kasat Chao, qui lui fut accordée.<sup>99</sup>

Dans cette suite d'événements, nous pouvons entrevoir le rôle qu'une fille de roi (les titres que portent les deux femmes en question laissent d'ailleurs à entendre que nous sommes en présence de princesses de haut rang, dont la mère était sinon la reine principale, du moins une reine, et non une concubine) dans les relations entre états. Pour ce qui est de la demande que fait le roi laotien, nous pouvons inférer, à partir de la formulation même du texte, que les deux royaumes sont manifestement sur un pied d'égalité, même si l'échange des deux sœurs (ou demi-sœurs) peut sembler quelque peu étrange ; nous sommes donc raisonnablement en droit de penser que la demande faite par le Phraya Lan Chang marque un désir d'alliance avec Ayudhya, alliance en quelque sorte concrétisée par ce don d'une des filles de Phra Maha Chakkraphat. La seconde partie du récit est certainement plus intéressante : le monarque birman fait enlever Phra Thep Kasat Chao alors qu'elle est en route vers le Laos. Nous pensons pouvoir analyser le message politique de cet enlèvement en lui donnant un double sens : d'une part,

<sup>98</sup> Il s'agit du titre donné par les textes siamois de l'époque d'Ayudhya au roi du Laos (Vientiane).

<sup>99</sup> *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæet, op. cit.*, p. 460.

enlever la princesse siamoise destinée au monarque laotien, c'est mettre une entrave concrète à la réalisation d'une possible alliance entre les deux royaumes ; mais, d'autre part, le fait que cet enlèvement soit suivi d'une acceptation pure et simple du fait accompli par le père de la princesse nous laisse à penser qu' Ayudhya n'est peut-être pas, à cette époque, aussi indépendant des Birmans que l'Histoire officielle voudrait nous le faire croire<sup>100</sup>.

Mais les concubines, pour autant qu'elles soient bien sûr agréées par le monarque et par toute la hiérarchie complexe du Palais de l'Intérieur, pouvaient également représenter un autre intérêt : si pères et frères d'une jeune femme belle et intelligente choisissaient d'en faire ainsi don à leur souverain, c'est qu'ils espéraient des avantages en retour : ce pouvait tout aussi bien être des avancements intéressants dans une carrière administrative que, plus prosaïquement, des facilités dans des affaires commerciales. Nous pouvons aisément imaginer la concurrence que pouvaient alors se livrer ces femmes entre elles afin de conquérir la faveur du monarque, tant dans leur propre intérêt que dans celui de leur famille. Mais il y a plus encore (et cela n'est pas propre au Siam, puisque les mêmes intrigues ont eu lieu dans la Cité Interdite de Pékin comme dans le Sérail de Constantinople) : si elles pouvaient donner un fils au monarque, ce qui leur apportait déjà un statut plus enviable, elles n'avaient évidemment de cesse que de pousser cet enfant vers le trône. Il convenait de s'assurer alors de la faveur du monarque, et de la faire perdurer jusqu'au moment de la succession... Ceci explique sans doute que les monarques aient pu changer d'avis sur leur successeur au moment de leur dernier soupir, mais aussi que des princes plus âgés et plus expérimentés dans les affaires publiques et militaires aient pu considérer que leur demi-frère, cet enfant qu'on leur imposait comme maître, n'avait pas à régner sur Ayudhya. Cette prolifération de concubines avait en effet pour résultat de voir des enfants royaux dont les différences d'âge étaient très importantes ; nous le devinons, à travers ces événements que nous avons

---

<sup>100</sup> Nous aurions en effet, à la lecture du passage suivant de la même version des Chroniques royales, tendance à penser qu' Ayudhya pouvait déjà être tributaire des Birmans lors des événements que nous venons de rapporter : « En l'an 925, année du Porc, le douzième mois, Sa Majesté le roi Hongsaniphat fit descendre une armée. Parvenu au dimanche, neuvième jour de la lune décroissante du douzième mois, le roi de Hongsa s'empara de la ville de Phitsanulok. [...] Ensuite, il fit descendre son armée jusqu'à Ayudhya. Cette fois-là, le camp d' Ayudhya alla faire des offres de paix, et les deux monarques échangèrent des serments sur l'eau sacrée, dans le district de Phra Meru, puis le roi de Hongsa demanda à emmener le fils du roi, Phra Ramesuan, et quatre éléphants blancs à Hongsa (*id.*, pp. 458-460). Le don de quatre éléphants blancs et ce que nous devons comprendre comme étant la remise du fils du roi comme otage, ne laisse guère la place à une quelconque ambiguïté.

retracés tout au long des siècles mais nous en avons une preuve tangible (sans qu'il soit d'ailleurs question ici d'incident de succession ou d'assassinat politique) dans les faits suivants, qui se sont déroulés sous le règne de Phra Baromtraylokanat :

En l'an 846, année du Dragon, Phra Chetthathirat et le prince, fils de Sa Majesté le roi Baromracha, prirent tous deux la robe de bonze.<sup>101</sup>

Phra Chetthathirat, qui règnera de 1491 à 1529 sous le nom de Ramathibodi II et Phra Baromracha, roi de 1488 à 1491 sous le nom de Phra Baromrachathirat III, sont tous deux les fils de Phra Baromtraylokanat ; or le premier prend la robe en même temps que son neveu, ce qui nous montre la différence d'âge entre les deux frères.

Dans toute l'Histoire du royaume d'Ayudhya, il se pourrait bien qu'un seul monarque ait pris conscience du danger que représentait, tant pour l'Etat lui-même que pour la dynastie, ce grand nombre de princes dont le droit au trône n'était sans doute pas le même pour tous, mais qui tous aspiraient plus ou moins à ce même trône. Il s'agirait paradoxalement du roi Phra Naray, lui-même fils d'une des concubines de Prasat Thong et devenu roi, nous l'avons vu, au prix d'un double régicide. C'est peut-être cette expérience qui l'aurait amené à prendre une décision qui peut sembler étrange : il aurait souhaité que ne puisse lui succéder qu'un fils qu'il aurait eu de la reine principale et, pour éviter toute querelle de succession qui aurait pu advenir entre des fils qui seraient nés de concubines, il aurait donné l'ordre de faire, en ces temps où la contraception n'était même pas encore un concept, systématiquement avorter toutes celles d'entre elles qui se trouvaient enceintes de lui<sup>102</sup>. Ce malthusianisme radical qui lui est ainsi prêté ne lui aura cependant pas permis de maintenir la dynastie fondée par son père sur le trône puisque, à sa mort suspecte, il n'avait pas de fils « légitime » et que, de toutes façons, Phra Phetracha s'empara du pouvoir après une sanglante révolution de palais.

Si les règles incertaines de la succession au trône d'Ayudhya, combinées avec le nombre de candidats potentiels au pouvoir suprême issus des pratiques polygames des monarques sont, nous le comprenons aisément, une des causes des multiples régicides que nous avons pu identifier au cours des

<sup>101</sup> *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt, op. cit.*, p. 451.

<sup>102</sup> WICHITWATTHAKAN, Wibun, *Le règne du roi Naray le Grand*, Sangsan Books, Bangkok, 2007, pp. 299-309. Nous n'utilisons ce travail qu'avec une certaine circonspection, car l'auteur ne cite pas de sources que nous ayons effectivement pu vérifier ; il semble par ailleurs qu'il extrapolerait à partir du cas particulier d'un homme qui, ayant réussi à s'introduire dans le Palais de l'Intérieur, y aurait eu des relations sexuelles avec plusieurs concubines : faire avorter celles qui se trouvaient enceintes éviterait alors la naissance d'enfants adultérins.

quatre siècles qu'a duré ce royaume, elles ne sont pourtant pas les seules qu'il convient ici d'envisager. Nous avons à plusieurs reprises évoqué, sur des points ponctuels (punition de l'adultère commis avec une des femmes du Palais de l'Intérieur, institution des quatre concubines principales), le *Code des Gardiens du Palais* ; mais ce texte n'est pas la seule réglementation globale qui soit due à Phra Baromtraylokanat : c'est de son règne en effet que date toute l'organisation civile et militaire<sup>103</sup> qui sera appliquée, au prix de quelques réformes prises à certaines époques, jusque dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous n'évoquerons de cette organisation, par ailleurs particulièrement compliquée, que les éléments pouvant servir au propos qui est ici le nôtre. Ce système, appelé en siamois /cà?tù?sà?dom/ — « les Quatre Piliers » — confiait à quatre très hauts dignitaires les responsabilités les plus importantes dans la gestion du royaume, sous la supervision du monarque, bien entendu : le premier (« Krom Kalahom ») était en charge de toutes les affaires militaires, le second (« Krom Samuhanayok »), de toutes les affaires civiles, le troisième (« Krom Nakhon Ban ») de tout ce qui concernait la capitale, et le dernier (« Krom Wang »), de la gestion du palais royal<sup>104</sup>. La seule liste des responsabilités de chacun montre l'importance et, par conséquent les pouvoirs qu'ils pouvaient détenir. Ainsi, si nous avons, à la tête du royaume, un homme énergique, tels que le furent les premiers rois de la dynastie de Suphanburi après qu'ils eurent définitivement écarté, en 1409, les descendants de Phra Ramathibodi I<sup>er</sup>, une telle organisation est certainement efficace, ces très hauts dignitaires agissant véritablement en commis de l'Etat et en serviteurs zélés du monarque ; eussent-ils eu quelque ambition secrète que la crainte du châtement ne pouvait que les aider à rester dans le droit chemin ; même sous les plus grands rois, on a vu des fonctionnaires (essentiellement gouverneurs de provinces parfois rejetons de lignées écartées de leur trône ancestral) entrer en rébellion, mais alors la réaction ne se faisait jamais attendre, et les impudents recevaient leur juste rétribution, la mort<sup>105</sup>.

---

<sup>103</sup> Notons que l'organisation mise en place par Phra Baromtraylokanat n'est pas une création *ex nihilo* ; le royaume d'Ayudhya était géré, dès sa fondation (ou refondation) en 1350 par un système portant le même nom et dont les règles sont assez proches de celles mises en place à la fin du XV<sup>e</sup> siècle ; cf. WONGSURAWAT, Kowit, *Politique et gouvernement au Siam : diverses dimensions*, Bangkok, Université Kasetsart, 2008, pp. 5-9.

<sup>104</sup> CHAYYOTHA, Danay, *Histoire et culture du Siam*, Bangkok, Odeon Store, 2007, p. 307.

<sup>105</sup> Nous avons par exemple évoqué l'exécution de Phra Naray, gouverneur de Kamphaeng Phet (une des anciennes capitales du royaume de Sukhoday) par Phra Chayrachathirat lors de sa campagne contre le Lan Na Thay de 1546. Les *Chroniques royales* abondent ainsi en rebelles aussitôt punis de cette impitoyable, mais efficace, manière.

La situation est cependant totalement différente lorsque nous sommes en face d'un monarque faible, surtout s'il n'est encore qu'un enfant<sup>106</sup>. Grande est alors la tentation, pour des personnages dont l'influence et le pouvoir sont assis depuis longtemps, de se lever contre celui qui occupe le trône et, à plus ou moins brève échéance, de le renverser et de le faire disparaître : c'est ce qu'a fait Prasat Thong qui, occupant sous le règne de Phra Chao Songtham le poste de Phra Maha Senabodi Phra Kalahom, avait la mainmise sur toutes les forces armées du royaume. Le danger que représentait pour le pouvoir en place une telle concentration de puissance dans les mains d'un seul homme fut d'ailleurs bien compris par Phra Phetracha qui, dès qu'il fut monté sur le trône, décida de scinder la responsabilité des armées en deux, le Phra Kalahom ne conservant que la moitié nord du royaume, tandis que le Phra Samuhanayok se voyait attribuer la moitié sud<sup>107</sup> : il s'agissait donc, au sens propre de l'expression, de diviser pour mieux régner.

Les raisons de l'instabilité chronique du trône pendant l'époque d'Ayudhya ne sont pas à rechercher uniquement dans les particularités que nous croyons pouvoir déceler dans les rapports de force et les jeux d'ambitions antagonistes. Ceux-ci ne sont, selon nous, que les effets d'une cause essentielle, l'idéologie qui sous-tend l'institution monarchique elle-même. Nous sommes d'abord en présence de règles de succession incertaines : tout ce dont nous pouvons être certains sur ce sujet, c'est que le monarque doit

---

<sup>106</sup> La notion d'enfance dans la monarchie siamoise à l'époque d'Ayudhya requiert cependant quelque nuance. N'oublions pas par exemple que la majorité juridique des rois de France était fixée à 14 ans depuis l'ordonnance de Charles V (1364-1380) d'août 1374. Nous avons rencontré, dans le cours de la présente recherche, Phra Sri Sin qui s'étant rebellé à l'âge de 20 ans contre son oncle Phra Maha Chakkraphat, fut exécuté ; il n'en était pas à sa première tentative, comme nous pouvons le voir ici : « Quant à Phra Sri Sin, le cadet de Phra Yot Fa, Sa Majesté décida d'en prendre soin. Quand il eut atteint 13-14 ans, Sa Majesté ordonna qu'il devînt novice au monastère de Praditsathan. Phra Sri Sin refusa et s'aboucha avec des partisans afin de se rebeller. Ayant appris la nouvelle, Sa Majesté ordonna qu'il fût jugé par le Phra Mahasenabodi. Il ne fut pas exécuté et on se contenta de l'enfermer au monastère de Thamukharat. », *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Phanchathanumat (Chæm), op. cit.*, p. 161. Nous ne sommes évidemment pas en mesure de savoir si cette tentative avait été initiée par le jeune prince (il était le fils de Phra Chayrachathirat et pouvait d'une part considérer qu'il avait autant de droits au trône que Phra Maha Chakkraphat, sinon plus et, d'autre part, souhaiter venger la mort de sa mère, Sri Sudachan) ou s'il n'avait été qu'un instrument aux mains de quelques séditeux...

<sup>107</sup> Cette sage précaution ne sera pas suffisante pour que le règne de Phra Phetracha soit exempt de révoltes ; la plus intéressante est celle dite de Thammathian qui, après la disparition de Phra Naray, tenta de se faire passer pour Phra Aphayathot, l'un des frères du roi disparu et réussit à convaincre un petit groupe de grands dignitaires et nombre de villageois de la véracité de ses dires ; cf. CHUTINATHARANON, Sunait, « Révoltes paysannes à l'époque d'Ayudhya », *Revue d'Art et de Culture*, 4<sup>e</sup> année, n° 12 (octobre 1983), pp. 10-23.

être un homme, mais les usurpations et les changements brutaux de dynastie nous prouvent que, tout au long de son histoire, la monarchie à Ayudhya n'a pas été capable de dégager des règles claires et intangibles définissant de manière définitive le statut du roi et qui est le seul ayant droit à succéder au monarque défunt. Si nous hasardons une comparaison avec l'élaboration des règles qui, définies en France au cours des siècles, ont permis qu'Henri de Navarre puisse succéder, en 1589 à Henri III, au seul titre qu'il était son parent le plus proche, descendant en ligne directe de Saint Louis, nous nous rendrons compte qu'elles ont été élaborées avec pragmatisme : la primogéniture de mâle en mâle a été fixée afin de résoudre les problèmes qui sont successivement apparus dans l'histoire de la dynastie capétienne, permettant la transmission du trône d'une branche à une autre sans trop de heurts, en tout cas au sein de la famille royale. Nous pouvons considérer que la règle régissant la succession est définitivement acquise lorsqu'elle s'impose au roi lui-même : ceci peut être daté avec précision du règne de Charles VII qui, quelles qu'aient été ses querelles avec le futur Louis XI, s'est résigné à ne rien faire pour lui faire obstacle, tout simplement parce qu'il était son fils aîné<sup>108</sup>.

Dans le Siam ancien, ce n'est pas tant le lien de parenté (encore avons-nous vu que cette notion y est relativement floue) qui donne sa légitimité à celui qui monte sur le trône que ses éminentes vertus personnelles, ses *bârami*<sup>109</sup> ; dans la perception du bouddhisme *theravâda*, appliquée à la monarchie, elles sont l'aboutissement d'une longue série de mérites, accumulés tout au long des vies antérieures : il est d'ailleurs remarquable de noter que cette vision – laquelle explique pourquoi un homme parvient au pouvoir suprême – est aussi celle qui explique la lente ascension vers l'état de *bodhisatta* puis de Buddha telle qu'elle nous est présentée dans les *jâtaka*<sup>110</sup>, qu'ils soient canoniques ou apocryphes<sup>111</sup>. Ce parallèle entre monarque et *bodhisatta* n'est

---

<sup>108</sup> Cette conception, qui se retrouve dans l'adage « Les rois ne meurent pas en France » fait du roi un simple gardien de la Couronne dont il ne peut par conséquent disposer à sa guise, comme d'un bien personnel, a été particulièrement élaborée par Jean de Terrevermeille ; cf. ARBEY, Jean, *La Fonction royale. Essence et légitimité d'après les Tractatus de Jean de Terrevermeille*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1983, 417 p.

<sup>109</sup> Du pâli *pâramî* et du sanskrit *pâramîta*, « vertus transcendantes » ou « vertus suprêmes ».

<sup>110</sup> Une étude de ces *jâtaka* du point de vue de la compréhension de ce qu'est la monarchie au Siam se trouve dans TECHANİYOM, Chotika, *L'enseignement bouddhique et le rôle du Roi en Thaïlande*, thèse présentée pour l'obtention du grade de docteur de l'INALCO, Paris, 2013.

<sup>111</sup> Les *jâtaka* apocryphes, au nombre théorique de 50, sont rassemblés dans un recueil intitulé le *paññâsajâta*. Il s'agit de légendes indigènes qui ont été « bouddhisées » et rédigées en pâli, sans doute au XVI<sup>e</sup> siècle par des moines du nord de l'actuelle Thaïlande ; cf. THARANUMAT, Phonphan, *Littérature religieuse*, Bangkok, Bannakit Trading, 1972, p. 32 et suivantes.

sans doute pas fortuit puisque l'on retrouve souvent, dans la titulature des rois d'Ayudhya, l'expression /nò: phuttha:ŋku:n/, « pousse, germe, du Buddha », ce qui nous montre bien la relation intime entre monarchie et bouddhisme. Rappelons d'ailleurs que le père de Phra Chayrathathirat porte justement ce nom, Phra Chao No Phutthangkun. Nous devons donc comprendre que, si Gautama, par les mérites accumulés au cours de ses vies antérieures doit parvenir à l'Illumination et devenir un Buddha, celui qui monte sur le trône doit l'occuper exactement pour les mêmes raisons. On est donc roi parce qu'on devait l'être : en d'autres termes, la justification du pouvoir suprême se trouve dans le fait qu'on le détient.

Une telle vision de la monarchie, ou plutôt du monarque, est à double tranchant. Elle permet bien entendu de faire de celui qui occupe le trône un être à part, à la fois supérieur et différent de ses sujets ; ceci explique tout le cérémonial et les interdictions entourant le roi puisqu'il était autrefois interdit de porter même le regard sur sa personne, mais aussi les différences entre les modes d'exécution que nous avons relevés dans notre recherche. L'exécution par le bâton de santal, enveloppé dans un sac de tissu rouge, est une marque de la différence du roi, même au moment de sa mort ; par contre, l'empoisonnement et, plus encore, l'assassinat pur et simple, suivi de l'empalement infâmant, montrent que celui qui passe ainsi de vie à trépas se voit en quelque sorte dénié ces éminentes qualités royales : il est ainsi ravalé au rang de simple être humain, il n'aurait jamais dû être ce qu'il a « prétendu » être, un monarque.

D'une certaine manière, et c'est là la face négative de cette idéologie monarchique (nous devrions plutôt parler d'idéologie du monarque, ce qui serait plus près de la réalité), cette base de légitimité du pouvoir est aussi celle de la légitimité de l'usurpation et donc de l'assassinat. La logique d'une telle vision peut nous amener à cette constatation certainement surprenante : si un prince usurpe le trône qui ne lui avait pas été dévolu, si un rebelle renverse le monarque et prend tout simplement sa place, c'est que le roi qui disparaît ainsi avait épuisé les mérites acquis et que celui qui prend sa place possède les *bâramî* qui justifient la dignité à laquelle il s'est hissé. Si notre analyse est juste, elle devrait nous amener à réviser l'interprétation que nous donnions naguère de la révolte de Yan Phichien : nous considérions alors que la manière dont les *Chroniques royales* rapportaient les faits (mépris du chef de la révolte, qualifié de menteur et de trompeur) ne reflétaient qu'une seule

chose, le point de vue du vainqueur<sup>112</sup>. Si ceci n'est sans doute pas faux, des précisions sont désormais requises. Afin d'éclairer notre propos, nous nous pencherons brièvement sur la terminologie qu'emploient les textes pour rendre compte de ce type d'événements, en nous contentant de puiser quelques exemples dans *Les Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt*, généralement considérée comme la moins entachée d'erreurs<sup>113</sup>. C'est ainsi que nous pouvons y lire, en 1388 :

En l'an 750, année du Dragon, Sa Majesté alla attaquer la ville de Chakangrao. Cette année-là, Sa Majesté le roi Baromarachathirat fut gravement malade, aussi s'en retourna-t-il. Parvenu à mi-chemin, Sa Majesté le roi Baromarachathirat mourut, aussi est-ce son fils, Chao Thong Lan, qui monta sur le trône. Il régna sept jours et Sa Majesté le roi Ramesuan vint de la ville de Lopburi à la tête d'une armée pour monter sur le trône d'Ayudhya. L'exécution de Chao Thong Lan fut ordonnée.<sup>114</sup>

Plus tard, la prise de pouvoir de Phra Chayrachathirat est rapportée comme suit :

En l'an 896, année du Cheval, le fils de Sa Majesté le roi No Phutthangkun [il s'agit de Phra Ratsadathirat] dut, à cause de sa grande jeunesse, remettre le trône à Phra Chayarachathirat.<sup>115</sup>

Par contre, lorsqu'il est question de la tentative de prise de pouvoir à Ayudhya par le sultan de Pattani, le ton change :

En l'an 925, année du Porc [...], Phraya Si Sultan Phraya Tani vint pour apporter du renfort et entra alors en rébellion. Ses gens pénétrèrent dans le palais royal et, quand il y fut entré, Phraya Tani monta sur un éléphant blanc au milieu de la cour ; puis il descendit de l'éléphant et se rendit à la place des exécutions ; les gens d'Ayudhya enfermèrent alors les gens de Tani dans une enceinte de cordes afin de les combattre, et les gens de Tani moururent en grand nombre mais Phraya Tani put s'enfuir à bord d'un bateau.<sup>116</sup>

Il en est de même à propos de la révolte de Yan Phichien :

---

<sup>112</sup> Cf. DELOUCHE, Gilles, « Une jacquerie à Ayudhya : la révolte de Yan Phichien », *op. cit.*, p. 112.

<sup>113</sup> Cf. RACHANUPHAP, Prince Damrong, *Contes archéologiques*, Bangkok, 1990, Kasem Bannakit, chapitre 9.

<sup>114</sup> *Chroniques royales d'Ayudhya dans la version dite de Luang Prasæt*, *op. cit.*, p. 445.

<sup>115</sup> *Id.*, p. 454.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 460.

En l'an 943, année du Serpent, Yan Prachien [Yan Phichien] étudia l'art de se rendre invulnérable, et entra en rébellion. De nombreux partisans vinrent se joindre à lui ; il les fit venir de la ville de Lopburi. Alors qu'il montait un éléphant dans le district de Hua Tri, un étranger qui se trouvait dans la ville tira un coup de feu sur lui, le tuant sur sa monture.<sup>117</sup>

Nous pouvons remarquer, dans ces passages, une différence dans la qualification d'actions qui sont en tous points comparables, puisqu'il s'agit, pour un ambitieux, de se lever contre le monarque en place et de tenter de le renverser par la force. Mais nous lisons, pour celui qui réussit, des expressions telles que « Sa Majesté vint de la ville de Lopburi pour monter sur le trône » (l'exécution de Chao Thong Lan est alors presque anecdotique) ou, à propos de Phra Ratsadathirat, « (il dut) remettre le trône ». Sa disparition brutale n'est même pas mentionnée : il faut se tourner vers d'autres sources pour savoir ce qu'il est advenu de lui. Par contre, qu'il s'agisse du sultan de Pattani ou de Yan Phichien, dont les tentatives n'ont pas abouti, puisque le premier a dû prendre la fuite et que le second est mort d'un coup d'arquebuse, leurs actes sont tous deux qualifiés de « rébellion ». Ainsi, celui qui se révolte et parvient à prendre le pouvoir est manifestement légitimé par sa réussite, tandis que celui qui échoue n'est qu'un rebelle.

Cette brève étude, dont l'ambition initiale n'était que de recenser les nombreux assassinats qui ont jalonné l'histoire mouvementée du royaume d'Ayudhya et de tenter d'en éclaircir les causes, nous a amenés à de plus larges considérations, puisque leurs causes ouvrent de nouvelles approches de la nature même de ce qu'était la royauté dans le Siam ancien ; nous avons mis en évidence, à travers une idéologie monarchique qui semble négliger ce qui pourrait pourtant être l'essentiel, l'Etat, dont l'intérêt devrait être supérieur à celui de la personne qui en assure la direction, des faiblesses intrinsèques encore aggravées par la multiplicité des héritiers potentiels et par une organisation civile et militaire qui ne peut être efficace que dans la mesure où celui qui règne est suffisamment fort, ou suffisamment craint, pour juguler les débordements des ambitions personnelles des uns et des autres : il suffit de voir comment Phra Naray, qui a gouverné d'une main de fer pendant 32 ans, au cours desquels il a d'ailleurs eu à mater maintes révoltes, voit en quelques jours son royaume tomber dans les mains de Phra Phetracha, simplement parce que la maladie l'empêche de tenir fermement les rênes d'un pouvoir qu'il a si longtemps et si fermement assumé. Ce royaume d'Ayudhya, dont

---

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 463.

les Occidentaux chantent dans leurs écrits la puissance et la richesse<sup>118</sup>, comme le fait Fernão Mendes Pinto,

Il me semble qu'il ne serait pas hors de propos de traiter ici [de ce que] j'ai observé dans ce royaume de Siam [...] dont, me semble-t-il, nous aurions gagné à nous rendre maîtres bien mis qu'avec tout ce que nous possédons en Inde, et à bien moindre frais que nous en avons eu jusqu'à présent [. ...] Les droits versés au souverain rapportent d'ordinaire dans ce royaume douze millions annuels en or, sans compter les services que lui doivent les seigneurs, qui eux aussi sont en grande quantité. Il possède dans la juridiction de ses seigneuries deux mille six cents agglomérations dénommées *produm*, qui sont comme chez nous les villes et les bourgs, négligeant les petits villages qui n'entrent pas dans ce compte. Or, la plupart de ces villes ne disposent d'aucune défense, si ce n'est une clôture de bois. De sorte que pourrait aisément s'en rendre maître la moindre formation qui les attaquerait. Et les habitants de ces agglomérations, outre qu'ils sont par nature très faibles, n'ont point pour coutume de posséder d'armes défensives.<sup>119</sup>

devrait plutôt être considéré comme un « colosse à la tête d'argile ». Un réexamen des causes des nombreuses guerres qui l'ont ravagé tout au long de ses quatre siècles d'existence est manifestement nécessaire : les ambitions birmanes, les incursions répétées des Khmers, les velléités d'indépendance des Etats tributaires ne seraient-elles pas la conséquence de la faiblesse intrinsèque de son mode de gouvernement ?

---

<sup>118</sup> À notre connaissance, le seul, parmi tous ces voyageurs enthousiastes, à avoir jeté un regard lucide sur le Siam est certainement le comte de Forbin, qui ne s'est d'ailleurs pas gêné pour exposer à Louis XIV ce qu'il pensait du royaume d'Ayudhya... Il est vrai qu'il avait séjourné trois ans au Siam où, après avoir commandé le fort de Bangkok, il fut nommé « Grand Amiral de Siam » avec le titre d'Okphra Sakdisongkhram : ce soldat bien peu courtisan avait eu le temps de se forger une opinion assise sur une réelle expérience.

<sup>119</sup> PINTO, Fernão Mendes, *Pérégrination*, *op. cit.*, pp. 755-756.

### ANNEXE : LISTE DES ROIS D'AYUDHYA (1350-1767)

*(sont ici précisés leur mode d'accession au trône  
et les modalités de leur mort)*

#### **Dynastie d'U-Thong**

1 - Phra Ramathibodi I<sup>er</sup> (1350-1369) : roi avant la fondation d'Ayudhya ; mort naturelle.

2 - Phra Ramesuan – premier règne (1369-1370) : fils de Phra Ramathibodi I<sup>er</sup> ; renversé par son oncle maternel et envoyé gouverner la ville de Lopburi.

#### **Dynastie de Suphanburi**

3 - Phra Baromrachathirat I<sup>er</sup> (1370-1388) : usurpation ; mort naturelle.

4 - Phra Chao Thong Lan (1388) : fils de Phra Baromrachathirat I<sup>er</sup> ; mort exécuté par le bâton de santal.

#### **Dynastie d'U-Thong**

2 - Phra Ramesuan – second règne (1388-1395) : usurpation après assassinat de Phra Chao Thong Lan, mort naturelle.

5 - Phra Ramaracha (1395-1409) : fils de Phra Ramesuan, renversé par son cousin et envoyé gouverner la ville de Pathakhucham ; on ignore les circonstances de sa mort.

#### **Dynastie de Suphanburi**

6 - Phra Chakkraphat (1409-1412) : usurpation ; mort naturelle.

7 - Phra Nakharinthratirath (1412- 1424) : fils de Phra Chakkraphat ; mort naturelle.

8 - Phra Baromrachathirat II (1424-1448) : fils de Phra Nakharinthratirath ; mort naturelle.

9 - Phra Baromtraylokanat (1448-1488) : fils de Phra Baromrachathirat II ; mort naturelle.

10 - Phra Baromrachathirat III (1488-1491) : fils de Phra Baromtraylokanat ; mort naturelle.

11 - Phra Ramathibobodi II (1491-1529) : fils de Phra Baromtraylokanat, frère de Phra Baromrachathirat III ; mort naturelle.

12 - Phra Chao No Phutthangkun (1529-1533) : fils de Phra Baromrachathirat II ; mort naturelle.

13 - Phra Ratsadathirat (1533) : fils de Phra Chao No Phutthangkun ; mort exécuté par le bâton de santal.

14 - Phra Chayrachathirat (1533-1546) : usurpation après assassinat de son demi-frère, Phra Ratsadathirat (certaines sources le disent demi-frère de Phra Chao No Phutthangkun) ; mort empoisonné.

15 - Phra Yot Fa (1546-1547) : fils de Phra Chayrachathirat ; mort exécuté par le bâton de santal (d'autres sources affirment qu'il a été empoisonné).

16 - [Khun Worawongsathirat (1547-1548)] usurpation après assassinat ; mort dans un guet-apens.

17 - Phra Maha Chakkraphat (1548-1568) : demi-frère de Phra Chayrachathirat, monte sur le trône après l'assassinat de Khun Worawongsathirat ; selon certaines sources, aurait pris la robe quelque temps (1568 ?) puis serait revenu sur le trône pour y mourir de mort naturelle.

18 - Phra Mahinthrathirat (1568-1569) : fils de Phra Maha Chakkraphat ; mort captif en Birmanie après la première prise d'Ayudhya.

### **Dynastie de Sukhoday**

19 - Phra Maha Thammaracha (1569-1590) : mis sur le trône par les Birmans ; mort naturelle.

20 - Phra Naresuan (1590-1605) : fils de Phra Maha Thammaracha ; mort naturelle.

21 - Phra Ekathotsarot (1605-1610) : fils de Phra Maha Thammaracha, demi-frère de Phra Naresuan ; mort naturelle.

22 - Phra Saowaphak (1610) : fils de Phra Ekathotsarot ; exécuté par le bâton de santal.

23 - Phra Chao Songtham (1610-1627) : fils de Phra Ekathotsarot, usurpe le trône après avoir fait exécuter son demi-frère, Phra Saowaphak ; mort naturelle.

24 - Phra Chetthathirat (1627-1628) : fils de Phra Chao Songtham, usurpe le trône destiné à son oncle, cadet de son père, après une révolution de palais ; renversé et exécuté sur l'ordre du futur Prasat Thong, alors ministre chargé de la défense du royaume.

25 - Phra Athittayawong (1628) : fils de Phra Chao Songtham, mis sur le trône par le futur Prasat Thong ; exécuté par le bâton de santal après avoir été renversé.

### **Dynastie de Prasat Thong**

26 - Phra Chao Prasat Thong (1628-1656) : usurpe le trône après avoir fait assassiner successivement Phra Chetthathirat et Phra Athittayawong ; mort naturelle.

27 - Phra Chao Aphay [certains textes des *Chroniques royales* le nomment Chao Fa Chay] (1656) : fils de Phra Chao Prasat Thong ; renversé par son oncle, Phra Suthammaracha et exécuté par le bâton de santal.

28 - Phra Suthammaracha (1656) : demi-frère de Phra Chao Prasat Thong, usurpe le trône après l'assassinat de Phra Chao Aphay ; exécuté par le bâton de santal.

29 - Phra Naray (1656-1688) : fils de Phra Chao Prasat Thong, usurpe le trône après l'assassinat de son oncle, Phra Suthammaracha : mort de maladie mais peut-être empoisonné (selon certains témoignages occidentaux).

### **Dynastie de Ban Phlu Luang**

30 - Phra Phetracha (1688-1703) : usurpe le trône à la mort suspecte de Phra Naray ; mort naturelle.

31 - Phra Chao Sœa (1703-1708) : fils de Phra Phetracha (certaines sources le disent fils adoptif, le désignant comme un enfant naturel de Phra Naray) ; mort naturelle.

32 - Phra Chao Thay Sa (1708-1732) : fils de Phra Chao Sœa ; mort naturelle.

33 - Phra Baromakot (1732-1758) : frère de Phra Chao Thay Sa, monté sur le trône après une courte guerre civile au cours de laquelle il put se débarrasser de ses neveux, dont l'un avait été désigné comme héritier ; mort naturelle.

34 - Phra Chao Uthumphon (1758) : fils de Phra Baromakot, abdique très vite en faveur de son frère pour se consacrer à la vie monastique ; mort en captivité en Birmanie (1796) où il avait été déporté après la seconde prise d'Ayudhya.

35 - Phra Chao Ekathat (1758-1767) : fils de Phra Baromakot ; mort dans des circonstances imprécises après s'être enfui d'Ayudhya lors de l'assaut des troupes birmanes suivi de la seconde prise de la capitale (diverses versions : mort de faim, tué par des Siamois mécontents de lui, tué par un coup de fusil, empoisonné...).